DÉCEMBRE

N° 72

LE THÉATRE

DIRECTION ET RÉDACTION :
24, Boulevard des Capucines

PUBLICITÉ :
C. O. COMMUNAY, seul concessionnaire
19, Boulevard Montmartre — Téléphone : 142-06

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :
PARIS : 1 an. . 40 fr. | DÉPARTEMENTS : 1 an. . 44 fr.
ÉTRANGER (Union postale) : 1 an. . 52 fr.

ABONNEMENT ET VENTE :
Librairie du FIGARO, 26, rue Drouot



Cliché Reutlinger.

PORTE-SAINT-MARTIN. — *LA POMPADOUR*. — Mme Jane Hading. — Rôle de *Madame de Pompadour*


BELLE JARDINIÈRE
RAYON SPÉCIAL DE
VÊTEMENTS DE LIVRÉE
TOUT FAITS
ET DE GRANDE LIVRÉE
SUR MESURE

LE THÉATRE

N° 72

Décembre 1901 (II)



Cliché Reutlinger.

Mme JEANNE GRANIER. — Rôle de *Charlotte Lanier*. — « **La Veine**. » — *VARIÉTÉS*.

Cliché P. Nadar.

Mme JEANNE GRANIER. — Rôle de *Nicolette*. — *LES VOLTIGEURS DE LA 32e*. — RENAISSANCE

Madame Jeanne Granier



Je me trouvais un après-midi, flânant, dans le cabinet de Jacques Offenbach, alors directeur du théâtre de la Gaîté, — il y a de cela une vingtaine d'années. — Il faisait pas mal chaud, ce jour-là. Le thermomètre marquait vingt-cinq degrés à l'ombre. L'almanach disait le mois de juin. Le maëstro, nonchalamment étendu dans un fauteuil Voltaire, — le fauteuil Voltaire, régnait encore, — était enveloppé d'une fourrure épaisse, renard ou vison, je ne saurais dire. — Il avait toujours froid, le maëstro, dame, il était si maigre que son corps ne retenait pas la chaleur. — Je vois encore sa figure émaciée, type parfait de ce qu'on appelait une « lame de couteau », s'évadant de la brousse épaisse de ses favoris qui commençaient à cendrer, son grand nez de chèvre, ses yeux narquois grésillant de malice, derrière les verres de son immuable pince-nez, et j'entends sa voix très autoritaire, qui s'accentuait d'une prononciation tudesque.

Le hasard avait amené notre conversation sur les exigences croissantes des artistes qui rendaient, disait-il, les directions de théâtres impossibles, lorsque, pendant qu'il se livrait aux ardeurs de son raisonnement, on frappa timidement à la porte, et celle-ci s'ouvrit aussitôt, sur l'invitation traditionnelle que formule le mot : Entrez !

Alors parut, encadrée dans le chambranle, une jeune fille mignonne, bien que solide, charmante, timide, avec de grands yeux pétillants de curiosité, éclatants de bonne humeur gamine, dans toute la fraîcheur de cette beauté qui vient du diable.

« Ah ! c'est vous, petite, — dit Jacques, — qu'est-ce que vous voulez ?

(Je vous fais grâce de l'accent qui se ressentait de son terroir des bords du Rhin.)

— Monsieur, je suis à fin d'engagement, — répondit elle, rougissante, gênée par la présence d'un tiers qui la dévisageait sournoisement. — Et je viens vous demander quelles sont vos intentions ?

— Mes intentions ? mes intentions ? c'est de vous garder si vous n'êtes pas trop exigeante, voilà mes intentions. Qu'est-ce que vous gagnez ?

— Je gagne deux cents francs par mois.

— C'est beaucoup, deux cents francs par mois, mais c'est égal, comme vous êtes gentille..., je ne vous diminuerai pas.

La petite comédienne fit la moue et reprit :

— C'est que ça n'est pas tout à fait ça ! Non seulement je ne voudrais pas être diminuée, mais je voudrais de l'augmentation, je désire gagner « trois cents francs ! »

Elle avait fait, en disant ces mots, comme un effort de hardiesse et demeura interdite, s'appuyant au dossier d'un fauteuil pour se donner une contenance.

Le maëstro retira son cigare de la bouche, le laissant fumer

entre ses longs doigts osseux, qui, greffés sur un long bras maigre, donnaient la sensation d'une branche de figuier, pendant l'hiver, alors qu'il a perdu son feuillage.

« Trois cents francs! Trois cents francs par mois, vous n'y pensez pas? — fit-il — c'est de la folie pure! c'est de la pure folie! Mais, je le disais bien, les directions deviennent impossibles!

— J'y tiens absolument! — répliqua la jeune fille résolue, presque nerveuse.

— Ça se peut pas! Ça se peut pas! Et puis, les questions d'argent, je ne m'en occupe jamais, allez voir *Alpert* — Alpert c'était Albert Vizentini, le lieutenant d'Offenbach — c'est lui que ça regarde, moi, ça ne me regarde pas! Voilà! »

Quand la jeune fille fut sortie, fière et cambrée :

« Qui est-ce? demandai-je.

— C'est la petite Granier, la fille d'Irma, elle est engagée ici pour jouer les utilités d'opérettes, et vous voyez, voilà déjà qu'elle demande trois cents francs! »

C'était, en effet, Jeanne Granier à son aurore, Jeanne Granier en bouton, la petite Granier, comme on l'appelait. Elle n'avait joué encore que certains bouts de rôles, entre autres : *le Mariage aux Lanternes*, où elle avait eu du succès, grâce à une voix souple et fraîche, bien timbrée, d'un timbre sonore, à un jeu de belle humeur, scandé d'un rire bon enfant, qui réjouissait à entendre.

La fille d'Irma — comme disait Offenbach — avait, d'ailleurs, de qui tenir, elle était *enfant de la balle*, et sa mère, Irma Granier, avait fait carrière au théâtre où elle tint, non sans succès, l'emploi des soubrettes, d'abord à Bruxelles, au théâtre des Galeries-Saint-Hubert, puis à Paris, au Vaudeville, où elle a créé, entre autres, le rôle de Nanine dans *la Dame aux Camélias*, et a laissé souvenir d'elle-même, dans *la Corde sensible*, un des meilleurs vaudevilles de Lambert-Thiboust.

Jeanne ayant montré, dès sa jeunesse, un goût prononcé pour la musique, sa mère lui fit donner des leçons de chant, et ce fut Madame Barthe-Banderali qui développa ses qualités vocales, et lui enseigna l'art de s'en servir. Elle fit ses débuts sur le petit théâtre d'Étretat, à une époque où cette station était fréquentée par le monde artiste. C'est là qu'elle connut Offenbach, qui l'engagea au théâtre de la Gaîté, où son ambition de gagner trois cents francs par mois causa sa perte, ou plutôt son triomphe, car, n'ayant pu s'entendre avec *Alpert*, elle quitta peu après la Gaîté, pour entrer à la Renaissance, où elle profita d'un de ces incidents, comme il en arrive parfois au théâtre, et qui sont l'occasion de se mettre en lumière. On y jouait alors *la Jolie Parfumeuse*, et Louise Théo, qui venait de débuter avec grand succès, par le rôle de Rose Michon, la jolie parfumeuse, étant tombée malade, Jeanne Granier la remplaça, au pied levé, et avec tant de charme imprévu, que le compositeur Lecocq, l'auteur de *la Fille de Madame Angot*, qui comprit toutes les ressources de cette nature de comédienne et de chanteuse, l'attacha à sa fortune, lui fit travailler le répertoire de l'opéra-bouffe, et écrivit à son intention une opérette, dans laquelle il lui réserva la création principale. Cette opérette, c'était *Giroflé-Girofla*. Jeanne Granier fut étonnante d'esprit, de verve, de gentillesse dans le double rôle, et, dès ce soir-là, sa carrière fut faite, elle devint la Reine incomparable de l'opérette.

Dans l'opérette, en effet, elle a régné, sans partage, pendant vingt ans, faisant le succès de toutes celles qu'elle a jouées, « tirant toujours, comme l'on dit, son épingle du jeu » car, alors, même que la pièce ne réussissait qu'à demi, l'actrice allait aux nues.

La femme était, d'ailleurs, séduisante, d'éclatante beauté, ample de corps et de visage, vraiment jolie, d'un charme bon enfant et d'une exubérance singulière; son talent se dominait d'un accent de franchise et de bonne humeur irrésistibles, avec toutes les finesses, tous les entrains, toutes les cordialités de l'esprit. Par exemple, si, chez elle, l'aspect était de bravoure — dans le sens italien du mot, qui est l'audace de tout braver — et si ses yeux étincelants avaient des reflets d'acier, cela était trompeur, et il ne fallait pas croire aux apparences, car toute sa vie — et aujourd'hui encore — Jeanne Granier a été timide jusqu'au *taffe*, jusqu'à la fièvre, avec des aspects casseurs, qui ne furent jamais qu'en façade.



Cliché P. Nadar. Mme JEANNE GRANIER
LE PETIT DUC. — RENAISSANCE

Il y aurait plaisir à citer toutes ses créations dans l'opérette, mais ce serait un travail de recherche compliqué, et quoi qu'on fasse, il est certain qu'on en oublierait en route. Je me contenterai donc de rappeler, sans chronologie, et au hasard de la mémoire, *la Petite Mariée*, *la Marjolaine*, *le Petit Duc* — une des plus charmantes créations de l'opérette, — où Jeanne Granier jouait un travesti qui est resté l'idéal du genre. A tel point que Got, faisant répéter le rôle de Chérubin du *Mariage de Figaro* aux élèves de sa classe du Conservatoire, leur disait : « Mes enfants, quand on joue un travesti, il y a des nuances qu'il faut apprécier, Chérubin est *un amoureux*, ça n'est pas *une amoureuse*»... puis il ajoutait brusquement : « Vous n'avez pas vu Jeanne Granier dans *le Petit Duc?* Non, eh bien, allez la voir et prenez exemple sur elle, c'est la seule femme de notre temps qui ait su *sentir en homme* un rôle d'homme... » Que cela était vrai! et je ne sais plus grand éloge à faire du talent d'une comédienne. — Je continue mes citations : *La Petite Demoiselle*, *la Jolie Persane*, *les Voltigeurs de la 32e*, *Janot*. Toute cette première partie de sa carrière s'accomplit au théâtre de la Renaissance, dont elle fit la fortune et la vogue, sous la direction de Victor Koning.

Lorsque celui-ci passa la main et prit la direction du Gymnase, elle eut la fantaisie de le suivre, et faisant sur cette scène une tentative dans le genre mixte d'autrefois, elle reprit deux rôles du répertoire de Déjazet, *les Premières Armes de Richelieu* et *Indiana et Charlemagne*, elle y fut exquise, témoignant de réelles qualités de comédie, mais les pièces parurent vieillottes; on eût dit le réveil d'une aïeule. Elle retourna alors à la Renaissance, son théâtre d'origine, où elle joua successivement : *Ninetta*, *Madame le Diable*, *Belle Lurette*, *Fanfreluche*, puis, ce fut



Cliché P. Nadar.

Mme JEANNE GRANIER
LE PETIT DUC. — RENAISSANCE

successivement, aux Variétés, *Mam'zelle Gavroche;* aux Bouffes, *la Béarnaise;* à la Gaîté, *la Cigale et la Fourmi.* Après un voyage en Espagne, — où, grâce à sa faculté singulière d'assimilation, elle acquit le don d'imiter, à s'y méprendre, les danseuses et les chanteuses de là-bas, plus espagnole que la Macarona ou la belle Otéro elles-mêmes, — elle revint aux Variétés où elle reprit successivement, — et avec quel succès! — les principaux rôles du répertoire d'Offenbach, un peu abandonné faute d'interprète, entre autres la Boulotte, de *Barbe-Bleue*, que personne n'avait osé chanter depuis Schneider, la créatrice du rôle. Je ne saurais oublier, dans cette nomenclature, le rôle de Clairette dans la reprise de *la Fille de Madame Angot* et l'éclatante reprise du *Petit Duc*, faite également sur le grand théâtre de l'Eden, où, à dix ans de distance, la créatrice du Petit Duc de Partenay retrouva le succès d'antan.

* * *

Il y a eu ensuite, dans la carrière de notre comédienne, comme une halte de quelques années, une sorte d'indécision, d'hésitation, de ralentissement, jusqu'au rebondissement décisif, qui a été le prélude du renouveau. Elle sembla alors chercher sa route, lassée de l'opérette qui n'était qu'une redite insuffisante à sa curiosité blasée. D'ailleurs, elle avait bien la sensation que l'opérette était une formule à peu près épuisée. Les musiciens n'écrivaient plus guère de partitions, les librettistes étaient fourbus, et le public faisait montre de lassitude. C'est alors qu'en pleine maturité de talent, elle songea à changer de genre, à grandir son horizon, et à passer à la comédie.

Entre l'art lyrique et l'art dramatique il y a un abîme qui ne se comble guère; les deux diffèrent tellement, l'un de l'autre, et nous ne croyons pas à l'artiste lyrique se transformant en comédien. J'en sais des exemples qui furent grotesques, je n'ai jamais vu réussir les transformations. Ce qu'a fait Jeanne Granier, changeant de genre et devenant, après avoir été la chanteuse d'opérette que l'on sait, la merveilleuse comédienne que nous avons vue, semble être un miracle, en tout cas c'est un exemple unique dans l'histoire du théâtre.

C'est par la pièce de Maurice Donnay, *Amants!* que Jeanne Granier a fait son entrée dans la comédie, et quelle entrée sensationnelle et triomphale.

Je la rencontrai quelques mois avant la première représentation, qui date du 6 novembre 1895. Elle vint à moi, souriante, mais comme gênée — je ne sais personne plus timide que cette fausse brave — et me regardant, interrogative, les yeux dans les yeux, elle me jeta cette phrase, épiant l'effet qu'elle pouvait produire sur moi :

« Je vais bien vous étonner, mon cher ami, vous saurez que je renonce à l'opérette, je ne chante plus, et je vais jouer la comédie. Hein! qu'est-ce que vous en dites ?

— J'en dis que vous avez bien raison, et je suis convaincu que vous ferez une excellente comédienne.

— Sincèrement?

— Sincèrement. Ce n'est d'ailleurs pas d'aujourd'hui que j'ai cette conviction-là, avec une nature de théâtre comme la vôtre, une telle facilité d'assimilation, vous devez réussir, mieux encore dans la comédie que dans l'opérette, et vous avez raison d'abandonner un genre suranné, qui n'est que de hasard et d'occasion, pour vous porter du côté où est vraiment la vie dramatique, et l'éternel avenir du théâtre. »

Sa figure se détendit, ses traits, un peu crispés de préoccupation, reprirent l'aspect souriant, et elle me répondit :

« Que je suis heureuse de ce que vous me dites! Cela me donne courage. C'est une grosse partie que je vais jouer, j'ai si peur, car vous savez mieux que personne, quelle *taffeuse*, je suis!

— Êtes-vous contente de votre rôle?



Cliché P. Nadar.

Mme JEANNE GRANIER
LES SATURNALES. — NOUVEAUTÉS



Cliché P. Nadar.

Mme JEANNE GRANIER

LE PETIT DUC (Acte III). — *RENAISSANCE*

— Très contente, il est tout à fait dans mes moyens.

— Et la pièce?

— Très intéressante, je crois que c'est ce qu'on a fait de mieux, dans ce genre-là, depuis *la Dame aux Camélias.*

— Alors, bon courage!

— Merci. »

On sait ce que fut la première d'*Amants*. La pièce surprit un peu, assez nouvelle dans sa forme ironiste, mais délicatement spirituelle, elle charma quand même. Ce fut un succès, mais plutôt un succès de dilettante, que de public; la soirée fut très belle, la comédienne, du premier coup, passa d'emblée au premier rang. Elle m'avait dit vrai, d'ailleurs, le rôle lui convenait merveilleusement, elle en avait toutes les facettes.

Or, elle est très curieuse, très complexe, cette figure de Claudine Rozay, sorte de « régulière » du demi-monde, qui vit, depuis des années, avec le comte de Puyzeux, un homme marié, dont elle a eu une fille, qu'elle adore ; femme galante, à l'humeur bourgeoise, prête cependant à entrer en aventure, si l'aventure se présente. Cœur à prendre, qui n'a jamais été pris, car le comte de Puyzeux est pour elle un protecteur et un ami; elle ne l'a jamais aimé, et dans sa vie, il n'a représenté que ce que les joueurs appellent la *Matérielle*. Depuis la naissance de l'enfant, leurs relations se bornent aux baisers sur le front. Claudine, c'est l'*amante*, celle qui entrevit l'amour, faillit y laisser tout son cœur et glisser jusqu'au bas de la pente. C'est la maîtresse que nous avons tous connue, que nous avons tous aimée, celle que nous avons aimée le mieux — c'est après la séparation que nous l'avons compris au vide qui ne se comble jamais; — celle dont nous avons arraché, de nous, l'amour, ainsi qu'on arrache une mauvaise herbe — par stupide préoccupation sociale — et qui reste, quand même, toute la vie, l'éternel regret, le regret du bonheur entrevu et perdu.

Jeanne Granier rendit admirablement cette figure de courtisane, à l'âme bourgeoise, d'une honnêteté si vraie, en son inconscience tourmentée. Le regard de ses yeux se perçait d'une pointe de tristesse douce, de résignation ironique et découragée, avec parfois aussi comme un sentiment d'inquiétude vague. Car sous la comédienne, il y a la femme qui ne se soucie guère d'hier, car elle l'a vite oublié, mais à qui « demain » fait toujours peur, parce que c'est l'inconnu, amoureuse surtout de l'heure présente, parce qu'elle est toute au bonheur de la sensation de vivre, nourrissant des illusions qui ont des réveils de larmes, lesquels finissent souvent par un grand éclat de rire.

Au théâtre, son talent se fait de toutes ces choses qui sont sa nature, elle y est d'un comique pénétrant, irrésistible, avec de sincères accents de « vie vécue », mais aussi des émotions, des tendresses, des tristesses, de la passion; et même, on s'aperçut, le soir d'*Amants*, qu'elle pouvait aller jusqu'au drame le plus poignant; au quatrième acte, à la scène de la rupture, naquit dans la salle de la Renaissance, autant d'étonnement que d'émotion, par cette révélation imprévue.

Le répertoire dramatique de Jeanne Granier ne se composait que de quatre rôles, créations de premier ordre, lorsque *la Veine*, d'Alfred Capus, qu'on joue en ce moment au théâtre des Variétés, a été, pour elle, l'occasion d'un succès nouveau qui n'a pas été le moindre.

Mais je veux d'abord parler ici avec un certain détail, de ces diverses figures très différentes, qu'elle a toutes pétries à sa volonté, et dont elle a fait des types personnels, en les gravant de son effigie.

Je n'ai à citer que pour mémoire, la pièce de *Snobs*, représentée à la Renaissance au mois d'avril 1877, pièce incomplète et médiocre, qui ne réussit qu'à demi, où elle tira le meilleur parti possible d'un rôle mal venu. Mais je veux, par contre, rappeler aussi, pour n'être pas injuste et ne rien oublier, *Plaisir de rompre*, un petit chef-d'œuvre de Jules Renard, joué entre temps, un peu partout.

Le second grand rôle de la série est celui de Bobette, du *Nouveau Jeu*, la comédie humoristique de Henri Lavedan (9 février 1898). Ici la figure est tout autre que celle de Claudine Rozay.

C'est bien encore une inconsciente cette Bobette, mais son inconscience est toute différente, et qui pourrait croire que la même comédienne a incarné les deux personnages? Elle est de forme naïve, ignorante et fruste, Bobette, mais rouée comme une vieille potence, bien armée, pour la bataille de la vie, de gaieté roublarde et communicative, rusée dans sa philosophie sceptique, spirituelle, ironique, insouciante, parce que, confiante des résultats, et certaine par intuition, de l'avenir prévu. La figure était pittoresque, étonnante de vérité. La comédienne l'a sculptée en pleine chair, et s'y est incrustée au point qu'on ne saurait l'en distraire, et qu'on ne comprend pas Bobette, autrement qu'elle nous la représente. Et voici qu'à force de sincérité, de nature, de belle humeur, de gaieté exubérante, de beauté luxuriante, elle a fait comprendre tout, même l'attache de chair, même l'obstiné et visqueux collage — celui dont l'idiot Costard ne peut s'abstraire et qui le reprend tout vif — parce qu'elle noie tout sens moral dans un rire immense. Ce rôle me paraît être la meilleure création que la charmante artiste ait jamais faite, elle y a été exquise, du premier au dernier mot, d'un naturel parfait, fantaisiste, brutal et bon enfant à la fois, d'un entrain qui a donné à la pièce ce mouvement qui en a été la vie et l'action.

* * *

Après *le Nouveau Jeu* ce fut *le Vieux Marcheur*, la seconde pièce donnée aux Variétés par le même auteur, Henri Lavedan.

Le rôle qu'y créa Jeanne Granier n'était pas commode; il a fallu toutes les ressources du talent de la comédienne pour le faire accepter. Ce personnage de Léontine Falempin, l'institutrice laïque — brevet supérieur s. v. p.! — était d'une physionomie imprécise et complexe, d'un dessin un peu flou; elle a trouvé le moyen d'en faire saillir les contours. Elle lui a donné le caractère qu'il doit avoir, à la fois spirituelle, rusée, bonne fille, honnête, en réalité, de cette honnêteté un peu vague, qui ne choppe point, chemin faisant, parce qu'elle n'a pas rencontré un accident trop vif. Grâce à elle, on peut le dire, et grâce à sa bonne humeur, a passé au milieu des rires, sans accroc, comme la salamandre passe au milieu des flammes, le quatrième acte de la pièce, si dangereux et d'une couleur de crudité si violente.

Dans la comédie de Donnay, *Education de Prince*, l'artiste se transforme absolument et donne un aspect nouveau. C'était, d'ailleurs, figure originale et intéressante à composer que celle de cette Reine mère, de trente-six ans, la belle femme à la tête vive, au cœur chaud, aux grands yeux noirs, ardents de fièvre, aux chairs fermes — comme elle le dit elle-même — brûlée du grand amour de l'inconnu, éprise d'un idéal qu'elle voudrait réaliser, en chair et en os, Majesté rastaquouère d'occasion, jadis chantant au théâtre de Prague, où la remarqua Bogidar XII qui la bombarda reine de Silistrie.

Jeanne Granier en a fait une création étonnante, réussie et vécue, au delà de ce qu'on peut imaginer, gestes, tenue, composition, tout y fut original, et on peut dire qu'elle a réalisé le type tel qu'on l'a rêvé.

Voici ce qu'écrivait à propos de ce rôle, un chroniqueur documenté :

« Sa voix est caressante, dodelinante, émue d'hystérie, avec des notes âpres qui sont l'écho des Balkans, tandis que son enveloppe féminine éclate de tous ses désirs contenus — on dirait d'un marin qui a touché terre après quatre ans d'exil, à même la grande cuvette. » Aussi, avec quelle maîtrise elle a joué la scène fameuse du troisième acte, la scène d'emballement, qui restera typique, alors que, dans une demi-ivresse, elle risque sa demi-déclaration, s'efforçant de faire vibrer toutes les cordes, y compris celles de sa guzla, qui résonnent de refrains étranges, humiliés d'être sans écho. La Reine de Silistrie, avec son coucher de soleil qu'embrasent les ardeurs d'Orient, me faisait songer à l'impressionnable Amina, la Napolitaine, que George Sand prit pour héroïne d'une nouvelle humoristique, la douce marquise éprise du ténor Carlino, à qui elle n'osait avouer son amour — le ruffian étant sujet à précaution — et qui écrivait à Minuccio, son docteur et son ami : « Venez me voir, bien vite, Minuccio,



Cliché Reutlinger.

Mme JEANNE GRANIER

Rôle de *la Reine.* — *ÉDUCATION DE PRINCE*

THÉATRE DES VARIÉTÉS

bon docteur, j'ai besoin de vos soins. Carlino a chanté hier soir, et j'étais là. Ah! que le drôle est beau et que j'en ai fantaisie! Mais, quand on a doublé le cap de la quarantaine, et qu'on court vers son demi-siècle, on n'est plus assez jeune ni assez jolie, pour convaincre. Or, comme je ne suis pas assez riche pour me payer le plaisir, je vous appelle, venez à mon secours, tirez-moi une pinte de sang, qui me rendra le calme de la conscience et la paix du cœur... »

Mais ce que j'ai admiré, par-dessus tout, en cette création pittoresque, c'est l'accent avec lequel la comédienne a fait parler son personnage, accent si vrai, si réel, qu'elle possède si bien qu'elle ne le perd jamais. L'oreille de l'auditeur s'y habitue, sans fatigue, jusqu'au plaisir, et, grâce à lui, la recherche de forme, en des locutions étranges, devient plaisir de dilettante.

Le dernier rôle joué par Jeanne Granier, celui précisément qu'elle tient encore dans *la Veine*, la comédie d'Alfred Capus, le grand succès du théâtre des Variétés, peut compter comme une de ses meilleures créations. Charlotte Lânier égale, si elle ne dépasse pas Claudine Rozay d'*Amants*.

C'est une figure vraiment sympathique que celle de cette créature de nature franche et droite, au cœur généreux, faite ainsi, parce qu'elle est née ainsi, bien séduisante dans la fraîcheur épanouie de ses vingt-huit ans. Charlotte est la plus brave fille du monde et son histoire peut tenir en trois lignes : A dix-huit ans, alors qu'on s'ignore, elle a eu une liaison de rencontre avec un homme qu'elle n'aimait guère, elle a vécu cinq ans avec lui, puis on s'est quitté, indifférents l'un à l'autre, et depuis lors, elle a commencé le rude combat de la vie, seule, avec de la méfiance au cœur, un cœur d'exquise tendresse, qui ne demande qu'à battre, mais ne battra pas pour le premier venu. La comédienne qui n'a rien d'apprêté, en qui le procédé ne se sent pas, qui est plus encore de tempérament, d'intuition, et de nature que d'art factice, toujours vraie, toujours elle-même, n'empruntant rien à personne, a donné une figure d'honnêteté lumineuse dans son coloris de réalité. Elle y a apporté des nervosités, des émotions contenues, des séductions dans ces luttes contre elle-même, en ces défenses intimes, et, par-dessus tout, un accent de franchise qui rendent le personnage tout à fait sympathique et vécu. La comédienne se surpasse elle-même dans la scène cruelle de la rupture, elle en augmente l'intensité poignante par l'accent réel qu'elle donne à tout ce qu'elle dit, sa simplicité touchante, le désespoir contenu, l'émotion vibrante de cette lutte intérieure, où on entend sourdre en elle comme le déchirement d'une âme douloureuse.

Voilà donc en moins de cinq ans, le chemin parcouru, nous en avons dit les étapes, et comment la chanteuse d'opérette devint la première de nos comédiennes. Et de ce talent exquis, révélé presque sur le tard, j'ai eu, je puis le dire, le premier pressentiment, il y a longtemps, alors que personne ne le soupçonnait, pas même Jeanne Granier elle-même, et voici en quelles circonstances : Au mois de janvier 1876, j'allais rouvrir l'Odéon fermé, depuis six mois, pour cause de réparations — on s'était avisé, après quarante-six ans, que le théâtre, qui avait été brûlé en 1819, pouvait avoir besoin d'être consolidé. — D'autre part, je venais de faire don, à l'État, des portraits et des bustes qui ornent les foyers, et le Ministre d'alors (?) pour n'être pas en reste de politesse, m'avait octroyé six tasses à café avec leurs soucoupes, en porcelaine de Sèvres, qui avaient essuyé les ardeurs d'un feu trop vif. Je voulais donc ouvrir solennellement la Maison, et je combinai une représentation extraordinaire où figurait, entre autres, le premier acte de *la Vie de Bohème*. Pour augmenter le piment du ragoût, je demandai à Jeanne Granier, alors en pleine opérette, de jouer Musette, ce à quoi elle consentit, gentiment. Puis, un soir, que Massenet, Meilhac et moi, nous causions, les pieds sur les chenets, dans le cabinet de la Direction, — c'est là que se connurent les auteurs de *Manon* — je demandai à l'un, les paroles, à l'autre, la musique d'une ronde intercalée, que Jeanne Granier devait chanter. Trois jours après j'avais paroles et musique. C'était charmant, comme tout ce qui est fait de verve. Qu'est-ce que cela est devenu depuis? Je ne sais. Cela même a-t-il été publié? Quant à moi, je ne me souviens plus que du refrain :

> Donnons-nous la main et faisons la chaîne,
> C'est l'amour, c'est l'amour qui nous mène...

Jeanne Granier chanta la ronde à plaisir, et fut la plus adorable Musette. Volontiers, dirai-je, qu'elle est la seule à qui j'ai jamais vu jouer le rôle.

Théodore Barrière était dans l'avant-scène du rez-de-chaussée auprès de moi.

« Regarde! — lui dis-je — regarde! Cette chanteuse-là, c'est une comédienne, et une vraie comédienne, encore.

— Ça m'est bien égal! — répliqua-t-il, grognon et maussade, à son ordinaire — elle fera comme la cigale, elle chantera tout l'été et ne jouera la comédie que quand la bise sera venue... Je vais fumer une cigarette... »

Pour Jeanne Granier la bise aura été sans âpreté, à peine zéphyr.

Aussi, je crois que c'est le bon et aimable Adolphe Hatzfeld, dont le sens aiguisé avait finesse d'esprit subtil, mettant d'un mot toutes choses au point, qui aura dit la vérité vraie. Un soir de répétition générale, je l'avais pour voisin de fauteuil à l'orchestre des Variétés, et m'extasiant sur le talent de Jeanne Granier, je disais :

« Que cela est singulier! cette chanteuse d'opérette qui s'avise de jouer la comédie, et devient soudain comédienne, peut-être même la première de nos comédiennes. »

Il se mit à rire et répliqua :

« Vous vous étonnez parce que je crois que vous faites erreur, remarquez bien que Jeanne Granier n'est pas une « chanteuse d'opérette » qui joue la comédie, c'est, tout au contraire, « une comédienne qui, autrefois, chantait l'opérette. »

Comédienne elle était et comédienne elle est restée!

FÉLIX DUQUESNEL.

Cliché P. Nadar.

Mme JEANNE GRANIER
ORPHÉE AUX ENFERS. — GAITÉ

Cliché Boyer.

D'ÉTIOLES (M. de Max) — Mlle DE MIREPOIX (Mme Magnier) — RICHELIEU (M. Rozenberg) — LOUIS XV (M. Brémont) — LA REINE (Mlle Rafty)

1er TABLEAU. — *La Cour des Cygnes*

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN

LA POMPADOUR

PIÈCE EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX, DE M. ÉMILE BERGERAT



QUOIQUE les tendances du théâtre d'aujourd'hui semblent aller vers la modernité et aussi vers un théâtre philosophique, symbolique et lyrique, le genre historique n'est pas près de disparaître de la scène. Il répond à un goût très réel du public. La preuve en est que les pièces historiques ont persisté sous des formes très diverses. Ce fut la tragédie du XVIIIe siècle et du commencement du siècle dernier, puis le drame romantique de Victor Hugo, qui jetait sur l'histoire l'admirable manteau de sa poésie. Dumas et son école, en même temps, refaisaient pour la foule l'histoire de France, avec toutes sortes d'inventions et d'imaginations dans le détail, mais avec beaucoup plus de vérité qu'on ne le pense d'ordinaire dans la couleur et la réalité des époques mises en scène. Ce goût de la vérité était poussé au dernier scrupule par des savants, tels que Mérimée et Vitet, à ce point que leurs drames historiques ne répondaient plus aux besoins de la scène et restaient faits pour la lecture. L'habileté de Scribe ne pouvait négliger de puiser aussi aux sources de l'histoire. Il en tirait des comédies et des drames. Et, aujourd'hui même, les théâtres littéraires de Paris jouent ou s'apprêtent à jouer des drames historiques tels que *l'Aiglon* ou *Théodora*, tandis que les théâtres populaires prennent toujours volontiers pour héros des personnages historiques, tels que Jean Bart ou Surcouf.

M. Bergerat a donc agi en homme avisé en écrivant un drame historique. Il l'a conçu, écrit et mis en scène en empruntant des éléments, si ce n'est des modèles, aux différents genres de théâtre historique que nous connaissons, mais en s'inspirant plus parti-



Cliché Reutlinger

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN

LA POMPADOUR (5e Tableau)

Mme Jane Hading. — Rôle de la *Pompadour*



Cliché Boyer.

JACQUES GUAY (M. Jean Coquelin)
PORTE-SAINT-MARTIN. — *LA POMPADOUR*

culièrement de la tradition du romantisme et de Dumas père. Pour cadre à son action, il a pris le XVIIIe siècle, qui est une époque charmante, pleine de contrastes féconds pour l'auteur dramatique, permettant, en plus, de montrer des costumes et des ameublements qui, outre qu'ils sont fort jolis, ont ceci pour eux d'être redevenus très à la mode. Et, pour protagonistes de son drame et de sa comédie, il a pris le roi Louis XV et sa favorite, la marquise de Pompadour. Seulement, ces personnages historiques, extrêmement curieux à étudier et à connaître, sont-ils de bons personnages de théâtre ? Le Roi était ennuyé et égoïste : ce sont des façons d'être qui sont, pour ainsi dire, négatives et, partant, prêtent peu au drame. La Pompadour était ambitieuse, politique, pratique et sèche. Pour le théâtre, il a fallu altérer la rigoureuse vérité de ces caractères. Leur altération en a amené une autre. Le mari de la Pompadour, frotté d'Antony et d'Hernani, est un personnage romantique qui n'est pas le personnage réel dont il a pris le nom. Si bien que le drame de M. Bergerat, très documenté en certains détails empruntés aux études des Goncourt, ne renferme pas seulement, en dépit de cette documentation laborieuse, des erreurs de faits assez piquantes que les lettrés ont relevées avec malice : il est en contradiction avec ce qu'on sait de la plupart des personnages qu'il met en scène et, par conséquent, avec la couleur générale du temps qui est déterminée par eux. De sorte que, avec des personnages réels et des détails parfois authentiques, ce drame et cette comédie sont de vérité historique moins grande que *les Trois Mousquetaires*, avec toutes les imaginations — délicieuses, d'ailleurs — qu'y a mises Dumas.

Ces réserves qu'il fallait faire, car l'auteur de *la Pompadour* admettrait mal, je pense, qu'on considérât son œuvre comme un simple mélodrame sans étude de l'histoire, n'empêchent pas l'œuvre de nous présenter une suite de tableaux brillants et qui ne manquent pas d'intérêt. Je les dirai dans l'ordre où ils nous sont offerts. L'action commence à Versailles, dans la cour des Cygnes, en 1745. La Pompadour, demoiselle Poisson, fille adultérine d'un financier, a été mariée par lui à son neveu, Le Normant d'Étioles. Mais une tireuse de cartes, probablement inspirée par la mère Poisson, qui était une fieffée coquine, avait prédit à la jeune Madame d'Étioles qu'elle serait un jour la maîtresse du roi Louis XV. A approcher le Roi, à le séduire et à le capter, Madame d'Étioles mit une science consommée. Et la voici, après une entrevue ou deux, arrangées par le valet de chambre du Roi, le complaisant Binet (parent, d'ailleurs, de Madame d'Étioles),



Cliché Boyer.

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN

LA POMPADOUR

Mme Marie Magnier. — Rôle de la *Maréchale de Mirepoix*



Cliché Boyer.

Mme DE POMPADOUR (Mme Jane Hading) — Mlle DE MIREPOIX (Mme Marie Magnier) — ST-GERMAIN (M. Péricaud)

PORTE-SAINT-MARTIN. — *LA POMPADOUR.* — 2e TABLEAU. — *L'Horoscope*

qui soupe dans les « petits cabinets », ce qui était déjà une faveur. Or, on voit un homme fort agité qui rôde autour du château. C'est d'Étioles. Il a un pistolet dans sa poche et veut tuer le Roi qui lui a pris sa femme avec la désinvolture que Louis le Bien-Aimé apportait à ces choses-là. Une fois pour toutes, il faut dire que d'Étioles fit quelque tapage, mais s'apaisa quand on lui fit de grosses rentes qu'il mangeait dans une crapuleuse débauche. Ici, sentimental, d'Étioles épargne le Roi parce qu'il a vu passer, victime résignée, la reine Marie Leczinska.

Huit ans se passent. Madame d'Étioles, marquise de Pompadour, est devenue la favorite officielle, déclarée, acceptée. Nous la trouvons chez son graveur sur pierres, le Marseillais Guay. Elle s'y rencontre avec le comte de Saint-Germain, le précurseur de Cagliostro, qui lui prédit l'avenir, en termes assez obscurs. Cependant, le peuple de Paris qui n'aimait pas la Pompadour, grande dévoratrice d'argent, a reconnu sa voiture à la porte de la boutique de Guay. C'est un jour de Carnaval et les masques envahissent le magasin, prêts à faire un mauvais parti à « la coquine du Roi ». Mais un masque, un diable — sortant, c'est le cas de le dire, comme un diable d'une boîte — fait sauver la Pompadour. Ce diable, c'est d'Étioles.

Le tableau suivant, nous conduisant dans l'appartement de Madame de Pompadour, nous fait assister à une des crises de son existence de favorite. La crise est double. D'une part, Madame de Pompadour a voulu être nommée dame d'honneur de la Reine, estimant que les choses seraient plus convenables ainsi. Mais son confesseur a exigé qu'elle obtînt de d'Étioles un pardon qu'elle sollicite par une lettre où elle se met à sa discrétion. D'autre part, le Roi, dont Madame de Pompadour — qui fut, en réalité, une abominable créature — favorisait les amours passagères et sans conséquence, a éprouvé un goût assez sérieux pour une comtesse de Choiseul, cousine du futur ministre, qui n'était encore que le comte de Stainville. La dame a fait ses conditions dont la première est le renvoi de la Pompadour, et Louis XV, emballé, a promis, par écrit, de renvoyer la favorite. Il s'agit donc, pour Louis XV, que la Pompadour n'envoie pas la lettre à son mari : et, pour Madame de Pompadour, que la lettre du Roi à sa rivale lui soit retirée. Le comte de Saint-Germain réussit sur ce dernier point. Il rapporte à la Pompadour la lettre du Roi. En réalité ce fut Stainville qui par un abominable abus de confiance, ayant pris la lettre à sa parente pour y préparer une réponse, la remit à la favorite afin d'obtenir son appui. Mais la nomination comme dame d'honneur de la Reine ne se fait pas sans difficulté. Louis XV a des scrupules. Il en avait toutes les fois qu'il était malade. La Pompadour prend donc



Cliché Boyer.

LE NORMANT D'ÉTIOLES (M. de Max)
PORTE-SAINT-MARTIN. — *LA POMPADOUR*



Cliché Geyer.

MARQUISE DE POMPADOUR (Mme Jane Hading) Mme DU HAUSSET (Mlle Bouchetal)

PORTE-SAINT-MARTIN. — *LA POMPADOUR.* — 3e TABLEAU. — *Lettre pour lettre*

l'héroïque parti de se retirer de Versailles et d'aller bouder dans un de ses châteaux, à Marly, je crois, en emmenant avec elle sa ménagerie d'artistes.

Louis XV n'aimait personne et pas plus la Pompadour que ses autres maîtresses, sauf, peut-être la Du Barry. Mais il était esclave de ses habitudes. La Pompadour lui manquant, il va donc la chercher : et, chez elle, il se heurte à M. d'Étioles, qui vient chercher sa femme qu'il aime toujours, en ayant appris sa rupture avec le Roi. Voilà Louis XV jaloux. La marquise le fait cacher pendant qu'elle reçoit son mari. Comme de raison, elle explique à d'Étioles que ce qu'il a de mieux a faire, c'est de la laisser tranquille et d'accepter une situation dont il a tiré le parti le plus avantageux. Mais d'Étioles — le d'Étioles de M. Bergerat — injurie sa femme, lui révèle que, par amour pour elle, il a failli devenir régicide... Là-dessus Louis XV apparaît, non sans être suivi de quelques gentilshommes. Il va faire mettre à la



Clichés Boyer.

LOUIS XV (M. Brémont)

LE NORMANT D'ÉTIOLES (M. de Max)

PORTE-SAINT-MARTIN. — *LA POMPADOUR*



Cliché Boyer.

MARIGNY (M. d'Avançon) — PIGALLE (M. Person) — Mlle DE MIREPOIX (Mme Magnier) — Mme DU HAUSSET (Mlle Bouchetal) — Mme DE POMPADOUR (Mme Jane Hading) — L'ABBÉ DE BERNIS (M. Brulé) — SAINT-GERMAIN (M. Péricaud) — GABRIEL (M. Gavarry) — RICHELIEU (M. Rozenberg) — VAN LOO (M. Chabert) — JACQUES GUAY (M. J. Coquelin)

PORTE-SAINT-MARTIN. — *LA POMPADOUR.* — 4e TABLEAU. — *M. Le Normant d'Étioles*

Bastille ce mari qui a rompu le ban qui l'exilait à cinq lieues de Versailles ? Pas du tout. Il pardonne à ses fureurs d' « honnête homme » et le laisse s'en aller indemne. Ce Louis XV généreux et sans peur est tout à fait inédit. Madame de Pompadour a gagné, d'ailleurs, la partie : et le Roi lui remet le brevet de dame d'honneur. Nous assistons à sa présentation à la Reine et à son investiture, à Versailles, à l'issue de la messe. Mais pendant la cérémonie, l'orgue de la chapelle joue un air funèbre au lieu du *Te Deum* ou du *Domine Salvum fac regem.* C'est une idée du Dauphin d'avoir ainsi protesté contre l'insulte faite à sa mère.

« Qui donc est mort ici ? » clame Louis XV, qui avait une telle peur de la mort que, la Pompadour morte, il n'entra pas dans sa chambre. « Sire, lui répond la Reine, c'est la royauté qui est morte. » Je ne sais si l'anecdote est historique. J'en doute et n'en ai nul souvenir. Tant mieux, du reste, pour l'auteur, car l'invention est fort belle.

Du temps se passe encore. La Pompadour est toujours favorite en titre : mais elle est délaissée. Malade, sentant la mort venir, elle va au jardin des Tuileries voir l'enfant royal que Louis XV eut de Mademoiselle de Romans. Et là, elle rencontre



Clichés Boyer.

RICHELIEU (M. Rozenberg)



SAINT-GERMAIN (M. Péricaud)

PORTE-SAINT-MARTIN. — *LA POMPADOUR*



Cliché Ligé.

LE NORMANT D'ÉTIOLES	Mme DU HAUSSET	MARQse DE POMPADOUR	MARIGNY	JACQUES GLAY	SAINT-GERMAIN
M. de Max	Mlle Bouchetal	Mme J. Hading	M. d'Avencon	M. Jean Coquelin	M. Péricaud

PORTE-SAINT-MARTIN. *LA POMPADOUR.* — 6e Tableau. — *La Perce-Neige*

gémissant, son mari d'Étioles, qui vient pleurer chaque jour auprès d'une statue antique où le comte de Saint-Germain lui a assuré que l'âme de l'enfant qu'il avait eu de la Pompadour a élu domicile. Les époux, se rencontrant au bord de ce tombeau singulier, s'attendrissent : ils parlent d'une réconciliation — vraiment tardive — quand une rumeur s'élève dans la foule. Damiens a assassiné le Roi. La Pompadour doit courir à Versailles. Nous l'y voyons mourir, au dernier tableau, beaucoup plus poétiquement qu'elle ne mourut en réalité. Car le dernier entretien de cette intrigante fut avec le chef de la police qui lui lisait tous les jours un rapport. Quand elle a rendu le dernier soupir, entourée de fleurs, avec ses amis autour d'elle, Louis XV s'enfuit. Et, comme Richelieu lui demande ce qu'on doit faire de la morte, le vilain homme répond : « Faites-en ce que vous voudrez... » Réponse qui ne manque pas de mettre les courtisans dans l'embarras. Heureusement d'Étioles, qui a quelque secret pour pénétrer partout, arrive et réclame le corps de sa femme. Je n'ai pas caché et je ne pourrais pas cacher que *la Pompadour* est une pièce historique empreinte d'une assez grande fantaisie, tant au point de vue — secondaire — de l'exactitude des détails qu'au point de vue, plus important, de la vérité des caractères des personnages mis en scène. Mais cette pièce est, tout de même, un spectacle assez mouvementé et très brillant. Les décors sont fort beaux et les costumes superbes. Je



Clichés Boyer.

Mme DU HAUSSET (Mlle Bouchetal)



LA REINE (Mlle Rafty)

PORTE-SAINT-MARTIN. — *LA POMPADOUR*



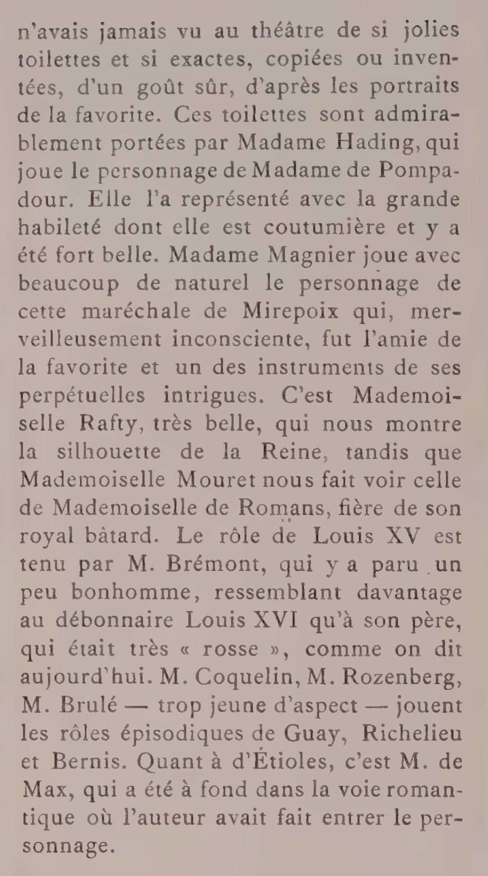
Cliché Boyer

LOUIS XV (M. Brémont) — RICHELIEU (M. Rozenberg) — SOUBISE (M. Garay) — L'ABBÉ DE BERNIS (M. Brulé) — Mle DE MIREPOIX (Mme Magnier) — COYPEL (M. G. Rys) — Mise DE POMPADOUR (Mme Jane Hading) — LA REINE (Mlle Rafty)

PORTE-SAINT-MARTIN. — *LA POMPADOUR.* — 3e Tableau. — *La Présentation*



Clichés Boyer. L'ABBÉ DE BERNIS (M. André Brulé)



n'avais jamais vu au théâtre de si jolies toilettes et si exactes, copiées ou inventées, d'un goût sûr, d'après les portraits de la favorite. Ces toilettes sont admirablement portées par Madame Hading, qui joue le personnage de Madame de Pompadour. Elle l'a représenté avec la grande habileté dont elle est coutumière et y a été fort belle. Madame Magnier joue avec beaucoup de naturel le personnage de cette maréchale de Mirepoix qui, merveilleusement inconsciente, fut l'amie de la favorite et un des instruments de ses perpétuelles intrigues. C'est Mademoiselle Rafty, très belle, qui nous montre la silhouette de la Reine, tandis que Mademoiselle Mouret nous fait voir celle de Mademoiselle de Romans, fière de son royal bâtard. Le rôle de Louis XV est tenu par M. Brémont, qui y a paru un peu bonhomme, ressemblant davantage au débonnaire Louis XVI qu'à son père, qui était très « rosse », comme on dit aujourd'hui. M. Coquelin, M. Rozenberg, M. Brulé — trop jeune d'aspect — jouent les rôles épisodiques de Guay, Richelieu et Bernis. Quant à d'Étioles, c'est M. de Max, qui a été à fond dans la voie romantique où l'auteur avait fait entrer le personnage.



HENRY FOUQUIER.



SOUBISE (M. Garay)



Clichés Boyer. VAN LOO (M. Chabert)



Mlle DE ROMANS (Mlle Mouret)



BOUCHER (M. Dannequin)

PORTE-SAINT-MARTIN. — *LA POMPADOUR*

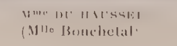


Cliché Reutlinger.

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN

LA POMPADOUR (7e TABLEAU)

Mme Jane Hading. — Rôle de la *Pompadour*



Cliché Boyer.

Mlle DE MIREPOIX (Mme Magnier) — SOUBISE (M. Garay) — MARQuise DE POMPADOUR (Mme J. Hading) — RICHELIEU (M. Rozenberg) — MARIGNY (M. d'Avançon) — SAINT-GERMAIN (M. Péricaud) — Mme DU HAUSSET (Mlle Bonchetal) — L'ABBÉ DE BERNIS (M. A. Brulé)

PORTE-SAINT-MARTIN. — *LA POMPADOUR.* — 7e Tableau. — *On ne meurt pas*



Cliché Reutlinger.

THÉATRE ANTOINE

L'HONNEUR

Mlle Miéris. — Rôle d'*Alma*



Cliché Larcher.

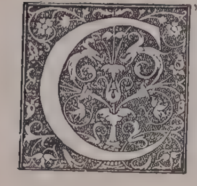
MICHALSKY (M. Saverne) — AUGUSTA (Mlle G. Fleury) — Mme HEINECKE (Mme Ellen Andrée) — ALMA (Mlle Miéris) — LE PÈRE HEINECKE (M. Bour) — ROBERT HEINECKÉ (M. Grand)

ACTE Ier

THÉATRE ANTOINE

L'Honneur

PIÈCE EN QUATRE ACTES, DE M. SUDERMANN, TRADUCTION DE MM. RÉMON ET VALENTIN



C'EST l'une des plus solides réussites de l'année théâtrale, et l'une des plus durables du Théâtre Antoine, qui a un répertoire, lui, qui le cultive et qui l'étend. Il y a plus de dix ans, m'assure-t-on, que M. Antoine connaît *l'Honneur* de Sudermann : Albert Wolff lui avait conseillé la pièce pour le Théâtre-Libre. Mais le directeur de cette scène d'exception avait judicieusement considéré que l'ouvrage, s'il était excellent, n'était pas révolutionnaire et donc pas « Théâtre-Libre ». Toutefois il ne l'oublia point : il le réserva pour le jour où il exploiterait une scène populaire et quotidienne. Et voici que *l'Honneur*, remarquablement traduit, monté et joué en perfection, obtient un succès le plus solide.

Je crois que ce succès tient surtout à la construction de la pièce en clarté. Tout y est direct, et, comme l'on dit, tout est en scène. La scène se passe dans un faubourg industriel de Berlin. On entend l'usine de M. Mühlingk, conseiller de Commerce. La maison Mühlingk se compose d'un hôtel, sur la rue, habité par la famille du patron, et d'un petit logis, au fond de la cour, où s'abrite, avec sa femme et ses petits, Heinecke, ouvrier impotent, blessé jadis en travaillant pour le maître. Le fils, Robert Heinecke, a été envoyé par M. Mühlingk dans un comptoir qu'il possède aux colonies. Là, Robert, très honnête, très intelligent, protégé par l'amitié du baron Trast, « le Roi des cafés », a enrichi son patron et prospéré lui-même. Après bien des années, il revient à la ville allemande, accompagné du baron. C'est le retour de l'enfant économe. Mais, dans la maison retrouvée, de menus changements inquiètent Robert Heinecke. Le temps a coulé, vieillissant l'allure et la moralité des parents : ils acceptent la camaraderie avec les « bons morceaux » apportés par les valets de Mühlingk. Peut-être cette humiliation n'est-elle pas neuve : mais, enfant, il ne l'avait pas remarquée. Le Roi des cafés lui explique le phénomène : en s'élevant d'une caste sociale, le fils d'ouvrier, devenu employé de confiance, a acquis une éducation insoupçonnée de ce sentiment si relatif qui s'appelle « l'Honneur ».

Jadis, en partant vers les tropiques, Robert avait laissé au logis deux fillettes, ses sœurs. Maintenant l'aînée, Augusta, est mariée à une gouape d'ouvrier. La plus jeune, la jolie, la blonde Alma, est devenue, grâce à l'aveuglement peut-être complaisant des parents, la maîtresse de M. Conrad Mühlingk, le fils du patron. Dans leur veulerie asservie, les vieux Heinecke reçoivent du jeune Conrad des fauteuils de soie et des miroirs dorés. Quand il a discerné l'odieuse intrigue, Robert provoque Conrad. Au baron Trast, il expose son double dessein : tirer d'abord vengeance du séducteur d'Alma, ensuite emmener la sœur et toute la maisonnée très loin, la transplanter aux Indes, aux pays neufs, où se pourra peu à peu recouvrer « l'Honneur » perdu. Mais ces projets sont démolis par la prévoyance de M. Mühlingk père : avec cinquante mille marks, il obtient le désistement intégral des vieux Heinecke, qui, dès lors, entendent manger le magot dans leur grasse Allemagne, et qui, en vrais

parents Cardinal, cajolent leur gentille Alma, devenue, à la lettre, leur trésor. Robert, alors, se perd dans l'indignation et dans la honte. C'est encore l'autorité providentielle, hardie et tendre du Roi des cafés qui va le relever à ses propres yeux. L'honneur, affirme Trast, ce mélange de pudeur et de tact, de probité et d'orgueil, acquis par toute une vie de devoirs et de moralité, ne peut pas plus être enlevé *du dehors* que la bonté ou que le jugement. Cependant Trast ne condamne pas les parents d'Alma, parce qu'il les comprend : ils sont différents, voilà tout. « Robert, ils ont dans le cœur une façon de sentir que tu ignores, et dans la tête une conception du monde que tu ne comprends pas. Tu arrives, régénéré, de pays lointains, tu as plus de dix fois fait peau neuve, et tu veux que les tiens dépouillent tout simplement le vieil homme du jour au lendemain. Tu en demandes trop, mon garçon ! » D'ailleurs, aux yeux du compréhensif baron, les Mühlingk même sont justes, car l'honneur des pauvres est restitué *in integrum* avec un chèque : « Dans la classe dont tu sors, ta sœur, avec le capital qui lui échoit aujourd'hui, est devenue un parti plus enviable qu'elle ne l'a jamais été. » Tout à l'heure, il est vrai, l'insolence de Conrad Mühlingk, — feignant de suspecter la probité de l'employé Robert, quand celui-ci rembourse les cinquante mille marks, non pas avec d'équivoques économies, mais grâce à un prêt du baron, — cette canaillerie du jeune « fils-à-papa » manque d'être châtiée par le fils Heinecke, qui lui saute à la gorge. Mais deux personnes, d'ailleurs étrangères au fond du débat, arrêtent le conflit : d'abord la sœur de Conrad, Mademoiselle Lénore Mühlingk, qui toujours aima Robert et en fut aimée, se jette dans ses bras et veut, malgré la malédiction des parents, partager sa honte avec sa tendresse ; ensuite, le Roi des cafés « dore » cette union en prenant Robert comme associé. Mühlingk père n'a plus qu'à s'incliner, comme le papa récalcitrant de Molière : « Monsieur, votre vertu m'est tout à fait considérable, et je vous donne ma fille avec la plus grande joie du monde ! »



Cliché Larcher. ROBERT HEINECKE (M. Grand) ALMA (Mlle Miéris)
ACTE III

On a dit : « C'est un succès ; soit. Mais c'est un succès de mélodrame. Ce Sudermann est un sous-d'Ennery. » Certes, il est des réserves à faire : *l'Honneur*, qui n'est jamais un mauvais ouvrage, est trop souvent « de la bonne ouvrage ». Mais cela reste singulièrement distant du d'Ennery. D'abord M. Sudermann écrit à merveille : à travers la traduction, on sent l'écrivain, à la justesse mordante et ingénieuse de ses répliques. Il a le dialogue topique. Ses personnages disent ce qu'il faut dire.

En outre — à la différence des mélodrames — il y a, ici, plus



Cliché Larcher. AUGUSTA (Mlle G. Fleury) HEINECKE (M. Bour) MICHALSKY (M. Saverne) MUHLINGK (M. Degeorge) Mme HEINECKE (Mme E. Andrée)
THÉATRE ANTOINE. — *L'HONNEUR.* — ACTE III



Cliché Larcher.

ALMA (Mlle Miéris) — MICHALSKY (M. Saverne) — ROBERT HEINECKE (M. Grand) — HEINECKE (M. Bour) — Mme HEINECKE (Mme E. Andrée) — AUGUSTA (Mlle G. Fleury)

ACTE III

Cliché Larcher.

ROBERT HEINECKE (M. Grand) — LE BARON (M. Dumény) — Mme HEINECKE (Mme Ellen Andrée)

THÉATRE ANTOINE. — *L'HONNEUR.* — ACTE III

que l'agencement attrayant, il y a une idée, pas toute neuve, mais renouvelée, la théorie de l'Honneur, illustrée par la fable et exposée par le baron Trast. C'est, en deux mots, que l'honneur est chose relative, et qu'il est chose imprenable. Trast est fortement individualiste. On l'applaudit beaucoup. Entre nous, j'ai peur que certains bravos ne lui arrivent d'âmes un peu troubles et peu fâchées de ne dépendre que d'elles-mêmes. Il est exact que l'honneur est un fait de conscience, qu'on s'en doit seul accorder le discret certificat, pourvu toutefois que le juge sans appel se montre sévère et plus rigoureux même que ne serait autrui...

Où M. Sudermann est encore supérieur aux artisans de mélos, c'est dans la peinture des milieux. Parfaite, la famille Heinecke, sans grand vice, mais pauvre, assez jouisseuse, très veule, désireuse de la joie, incertaine du devoir. Exacte aussi, la maison Mühlingk, avec son papa important, commercialement digne, avec son rejeton noceur et rossard, avec ses familiers, des types délicieux d'officiers de réserve tout gaufrés de morgue tudesque. Le clair regard de M. Sudermann en fait un peintre précis autant que sincère des milieux et des types.

L'accueil des lettrés eût été plus chaud si M. Sudermann eût été moins adroit. Voilà la vérité : on se méfie de la pièce trop bien faite. Que de scènes amusantes ! Le retour de Robert, la honte qui peu à peu apparaît non seulement aux yeux du garçon, mais à ceux des parents inconscients, le revirement de ceux-ci, définitivement rabaissés par l'argent du patron, le tragique entretien où se confrontent le fils de l'ouvrier et le fils du maître, chaque acte enferme sa grande scène, préparée par des dialogues intelligents et justes, résumée en un mot de la fin. C'est d'un métier admirable, et, si j'ose le dire, ce Sudermann est vraiment malin comme un singe.

On le dirait avec d'autant plus de justesse que son don d'imitation est incomparable. Que nos auteurs ne souffrent pas du succès d'un étranger qui n'est pas absolument un succès étranger. Démarquant le mot du moraliste, M. Sudermann pourrait avouer qu'il rend au théâtre de France ce que celui-ci lui a donné. Il pratique les « heureux hasards » de nos faiseurs : le baron Trast, sitôt débarqué, fait, dans un bal public, la connaissance d'Alma et de Conrad : cela est arbitraire comme du d'Ennery. L'amour de la fille du patron et du fils de l'employé embaume l'Octave Feuillet. (Observez, en passant, que, chez le dramaturge allemand comme chez l'écrivain français, le grand premier rôle, soudain millionnaire, épouse la petite patronne : M. Sudermann sait que le public adore le Roman d'un Jeune Homme pauvre à la condition que, au dernier acte, le jeune homme pauvre devienne un monsieur riche.) Et encore le père Mühlingk est un papa d'Émile Augier. Les vieux Heinecke, d'élastique conscience, nous les avons aperçus maintes fois dans l'ancien Théâtre-Libre. M. Sudermann a hérité de tout le monde, depuis Barrière. Mais il n'a pas gaspillé les héritages. Il est riche.

A la fortune parisienne de *l'Honneur*, la mise en scène, un des chefs-d'œuvre d'Antoine, et l'interprétation que ce maître a façonnée, n'ont pas peu contribué. Nous avons revu, dans Alma, Mademoiselle Miéris, l'Eunice délicieuse de *Quo Vadis?* Elle a bien gentiment illustré, comme au pastel, la fillette séduisante, naïve et corrompue. Mademoiselle Méry est très correcte. Madame Ellen Andrée, la maman veule, Mademoiselle Gabrielle Fleury, la sœur gouape, semblent excellentes dans leur note réaliste.

Robert est joué par M. Grand, simple, passionné, d'émotion contagieuse. Degeorge (M. Mühlingk) a l'onction du haut commerce. Trois rôles de composition sont remarquablement rendus ; l'officier de réserve que joue Leubas : caricature amusante, discrète et juste ; le père Heinecke, que M. Bour a raison de transposer en une gamme faubourienne ; le fils Conrad, où Signoret est parfait de rosserie fatiguée. Le protagoniste de la pièce, le baron Trast, le Roi des cafés, c'est Dumény. Il a la belle humeur un brin sentimentale, la douceur persuasive, la plus aimable autorité. Son action est incontestable et grandissante sur le public fidèle du Théâtre Antoine.

LUCIEN MUHLFELD.



Cliché Larcher. CONRAD (M. Signoret) — MUHLINGK (M. Degeorge) — ROBERT HEINECKE (M. Grand)

THÉATRE ANTOINE. — *L'HONNEUR.* — ACTE IV



Cliché Manuel Neyroud

Mlle A. MÉRY
DU THÉATRE ANTOINE

HERMANN SUDERMANN

M. Sudermann est un auteur allemand, et il tient chez nos voisins une des premières places à côté de Gerhardt Hauptmann, de Paul Lindau, de Rosen, de Gustave Freitag, de Halbe et d'Adolph de Wilbrandt, pour ne citer que les plus célèbres. Mais, à part lui et Gerhardt Hauptmann, aucun de ces écrivains n'a vu sa gloire franchir les rives du Rhin.

Quoiqu'on nous ait accusés jusqu'à présent de fermer nos frontières à la littérature étrangère, il n'est aujourd'hui personne en France qui n'ait lu *l'Indestructible Passé* et *le Moulin silencieux*, de Sudermann, tout comme bientôt il n'y aura personne qui n'aura vu jouer, au Théâtre Antoine, *l'Honneur*. C'est que, si ce qui fait précisément le charme de bien des écrivains exotiques, c'est la couleur locale, la saveur du terroir qu'ils savent faire passer dans leurs récits ou leurs dialogues, chez Sudermann, au contraire, on se sent attiré par je ne sais quoi d'humain et de général, qui est de tous les pays et de tous les temps.

L'explication de ce caractère universel, cosmopolite, des œuvres de Sudermann, tient dans ce fait qu'il a passé toute sa jeunesse à voyager et qu'actuellement encore, quand la maladie ne le force pas à aller demander, aux eaux de Kissingen, l'amélioration de son estomac, hélas! très délabré, il vient chez nous à Paris, se mettre au courant du mouvement théâtral, il vient même y travailler (c'est ainsi que, dans un appartement de la rue Monge, il a écrit le premier acte de *Magda*, qui fut jouée, il y a quelques années, chez Sarah Bernhardt); mais ce grand brasseur d'idées ne se contente pas de rester à Paris; au moment où on le croit au repos, il est parti sur les bords de l'Adriatique rejoindre son ami Gerhardt Hauptmann, ou bien, tout seul, il est allé se fixer à San Remo, devant l'azur méditerranéen, où les senteurs balsamiques des pins maritimes et des eucalyptus viennent calmer sa trépidante nervosité et son tempérament surmené.

On comprend que cet éternel voyageur s'imprègne facilement d'une autre atmosphère que celle dans laquelle il a vu le jour. De sa terre natale il a gardé une certaine mélancolie, non sans charme, qui s'épand sur les paysages de ses romans ou sur quelques personnages de ses pièces. Mais ses héros ne sont point figés dans les brumes du Nord; ils luttent contre les préjugés, ils cherchent à s'échapper des conventions dans lesquelles la société a voulu les emprisonner, et c'est là ce qui fait les drames d'Hermann Sudermann : le conflit entre un être et le milieu dans lequel il est transplanté. C'est l'actrice Magda, que son père ne veut plus accueillir au foyer familial parce qu'elle est actrice et que la rigueur luthérienne proscrit le théâtre. C'est Robert Heinecke, dans *l'Honneur*, qui, par la situation qu'il a conquise, a perdu toute indulgence et regarde comme des crimes les misères et les faiblesses de ses parents. Sudermann, en somme, est, dans la littérature allemande, presque un révolutionnaire; c'est en tout cas un esprit d'avant-garde. Mais, comme la transfusion des idées de tous les auteurs du Nord a produit chez nous une poussée d'opinions encore plus avancées, Sudermann paraît à quelques-uns des nôtres un esprit rétrograde. Il ne faut pourtant pas oublier que *l'Honneur* a été écrit par lui, il y a plus de quinze ans, et qu'à cette époque il fallait, en Allemagne, un certain courage pour mettre à la scène deux hobereaux ridicules comme Lotaire et Hugo, ces deux champions de *l'Honneur :* l'un est féru de choses militaires, l'autre est un noble gommeux; les travers des deux castes qu'ils représentent demandent, surtout en Allemagne, une certaine delicatesse de touche si un auteur veut éviter les ennuis de la censure ou des divergences avec son public. Ces deux silhouettes sont, au surplus, les deux seules « vraiment blondes » de tout le drame, si j'ose m'exprimer ainsi; ce sont deux caricatures allemandes, alors que les autres personnages sont de toute nationalité.

L'Honneur, tel que le Théâtre Antoine nous l'a donné, avec la traduction si littéraire, avec l'acclimatation si fidèle de MM. Rémon et Valentin, n'est que la seconde édition d'une pièce que Sudermann avait écrite il y a quelque vingt ans. C'était un drame conçu un peu à la façon shakespearienne, en onze tableaux qui n'avaient pas toujours l'unité de lien et d'action de la pièce actuelle. De nombreux personnages gravitaient autour de cette œuvre, qui était plutôt un tableau de mœurs qu'un drame véritable. Sudermann a remis son ouvrage sur le métier, il l'a condensé, il en a fait une pièce dramatique selon les règles de l'art, et il en a surtout atténué, en nombre de points, les idées et les théories philosophiques et sociales. Le socialisme, chez lui, a fait place au réalisme, mais à un réalisme de bon aloi, qui s'attache plus à la vérité des caractères qu'à la vérité des détails.

Sudermann, qui est né le 30 septembre 1857, à Matzick, un petit village de la Prusse orientale, près de Tilsitt, a fait, dans les universités de Kœnigsberg et de Berlin, de 1875 à 1882, de sérieuses études de psychologie. Il lui reste, de ce temps consacré à la science de l'âme humaine, un souci évident de laisser de côté le fait banal, l'observation à fleur de peau, pour pénétrer dans le cœur de ses héros, pour dépeindre les mobiles les plus secrets de leurs actions. C'est là du réalisme dans le bon sens du terme et aussi, comme l'a dit un de ses biographes allemands, M. Arthur Brandenstein, dans le sens le plus libéral.

L'Honneur fut joué à Berlin, pour la première fois, au Lessing-Theatre, le 21 novembre 1889. Ce fut, dans le public, un triomphe qui consacra Sudermann comme le chef de l'école réaliste allemande, tout comme *les Tisserands*, de Gerhardt Hauptmann, avaient classé ce dernier comme le chef de l'école naturaliste. La critique berlinoise fit quelques réserves, non point sur les idées du jeune auteur, qu'elle trouva très avancées, mais sur la façon de les exposer, qu'elle ne trouva pas assez nouvelle. Autrement dit, les esthètes berlinois regardèrent Sudermann comme faisant trop bien ses drames; on sait que c'est un crime de lèse-esthétique ou de lèse-snobisme, et que, pour qu'une pièce soit jouée et goûtée par les coteries de jeunes, il faut qu'elle soit injouable. Chose curieuse, ce fut aussi l'avis d'Antoine, directeur du Théâtre-Libre. Mais, depuis, Antoine est devenu directeur du Théâtre Antoine, c'est-à-dire d'un théâtre régulier; et il a senti, avec le flair qu'il a acquis, la longue série de représentations que *l'Honneur* pourrait donner à Paris; l'épreuve avait, du reste, été fructueusement tentée à l'étranger et avait partout brillamment réussi.

Ce reproche d'habileté que la critique a argué contre Sudermann vient de la connaissance approfondie qu'il a du théâtre de Dumas, d'Augier, de Sardou et de Labiche. Pendant les trois ou quatre mois de séjour que Sudermann fait à Paris, on peut le voir chaque soir au théâtre; ses livres de chevet sont Maupassant et Alphonse Daudet. Étonnez-vous ensuite que, nourri des meilleurs de nos auteurs modernes, des plus français, Sudermann ait apporté, dans la composition de ses drames, la clarté française ? Or, l'esprit philosophique allemand, doublé de la netteté du nôtre, n'est-ce pas là tout ce qu'il faut pour réussir dans notre littérature ? Et si quelque théâtre de chez nous montait un jour les autres œuvres dramatiques de Sudermann, *la Fin de Sodome*, *le Combat des Papillons*, *le Bonheur à côté*, *Morituri*, *Téja*, *Fritschen*, *la Petite Éternité*, on verrait que ces pièces témoignent d'une personnalité très neuve et très hardie, et sont des plus accessibles à notre public. Et cependant, depuis une dizaine d'années, ce n'est pas toujours du Nord qu'est venue la lumière en fait de théâtre. Or, Sudermann est avant tout un dramaturge lucide : il a droit de cité parmi les nôtres.

LOUIS SCHNEIDER.



Cliché Mairet. AUGUSTINE (Mlle Nobert) GODELLE (M. Boisselot) *Décor de MM. Brandt & Rabuteau.*
ACTE Ier EUGÈNE (M. Armand Marie)

PALAIS-ROYAL

L'Affaire Mathieu

PIÈCE EN TROIS ACTES, DE M. TRISTAN BERNARD

L'AUTEUR de *l'Affaire Mathieu* — bonne affaire, excellente affaire pour le théâtre perspicace qui l'a accueillie — est parmi les plus sympathiques littérateurs de ce temps. C'est un philosophe narquois et bonhomme qui, comme les sénateurs antiques, — les modernes ont bien changé ! — cache beaucoup de sagesse parmi beaucoup de barbe. Mais, dans le noir soyeux du buisson où se perd son visage, on voit sourire des yeux petits et doux, délicieux d'indulgence volontaire. Et, pour comprendre tout ce que leur sourire charmant et renseigné dissimule de méditations sérieuses sur la vie et de réflexions graves sur les êtres, — méditations et réflexions qu'une grande bonté naturelle a su préserver de toute amertume, — il suffit de lire ces deux œuvres, très voisines d'être des chefs-d'œuvre, qui ont apporté dans le roman français une note d'humour minutieux encore inédite : *les Mémoires d'un Jeune Homme rangé* et *le Mari pacifique*.

Mais ce sage philosophe connaît ses contemporains ; il sait qu'il ne faut pas exiger d'eux une trop longue contention d'esprit, et, comme pour s'excuser de les faire parfois réfléchir, — peut-être aussi pour les en récompenser, — il se complaît à leur offrir des heures charmantes de récréation. Auteur dramatique, il nous a comblés ; nous lui devons vingt actes plus divertissants les uns que les autres, cette *Sylvérie*, qui a fait

Cliché Cautin & Berger.

M. TRISTAN BERNARD

les beaux jours des Capucines, ce *Négociant de Besançon* (hommage détourné à sa ville natale), qui a fait les beaux soirs des Mathurins et, surtout, cette farce épique, qui, après avoir désopilé Paris, dilate encore les rates provinciales et étrangères, *l'Anglais tel qu'on le parle.*

L'Affaire Mathieu, qui vient d'obtenir, au Palais-Royal, un succès de fou rire, est la seconde des « grandes » pièces de Tristan Bernard. La première, *la Mariée du Touring-Club*, avait fourni à l'Athénée une carrière des plus honorables; mais ce n'était là qu'un essai encore un peu timide et non exempt de maladresses. Cette fois, Tristan Bernard vient de se classer au tout premier rang parmi les maîtres de la farce moderne;



Cliché Mairet. FLAPEAU (M. Cooper) GODELLE (M. Boisselot) Décor de MM. Brandt et Rabuteau.

PALAIS-ROYAL. — *L'AFFAIRE MATHIEU.* — ACTE Ier

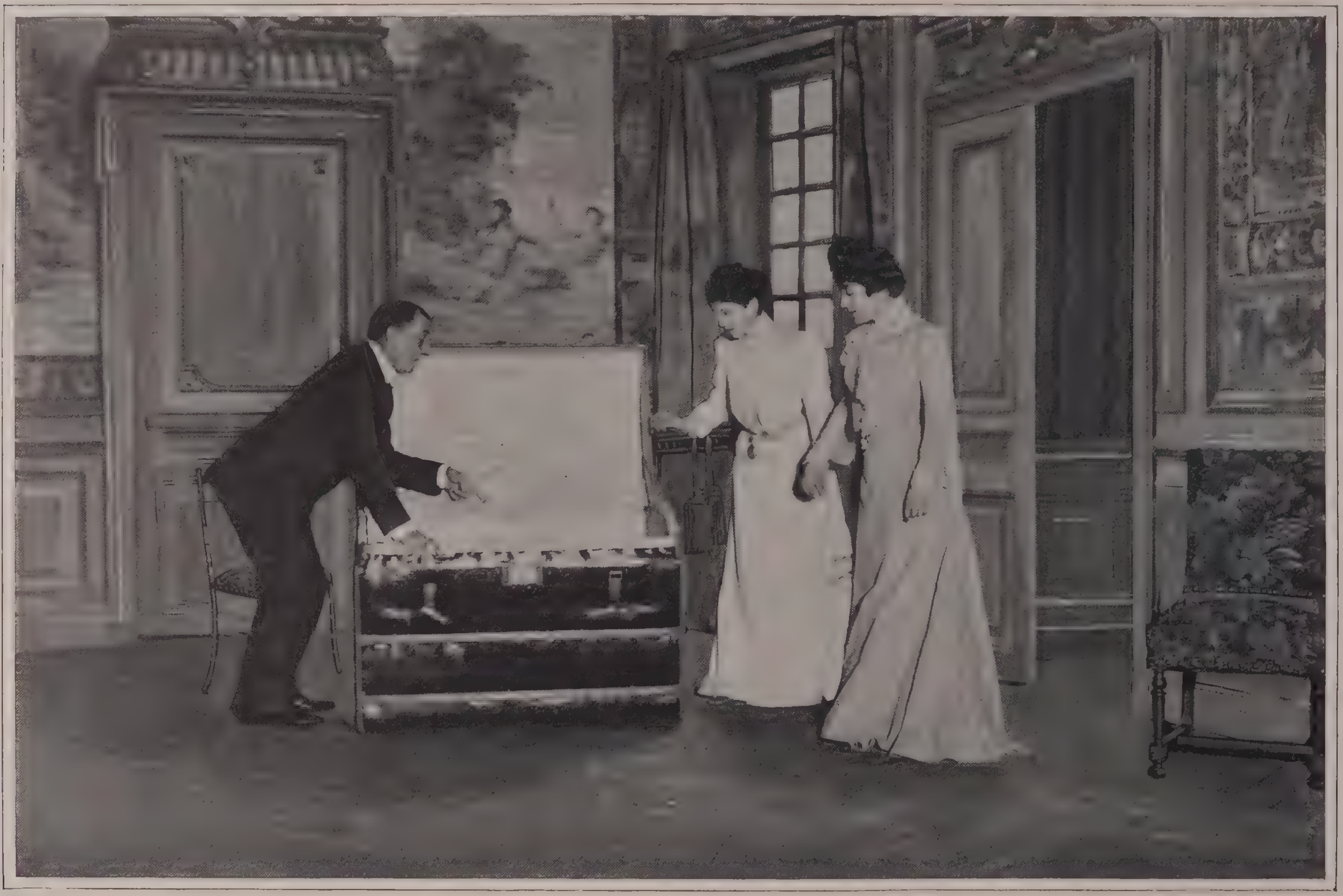
l'Affaire Mathieu atteste, en effet, chez son auteur, une force d'imagination comique, qui ne court pas les planches, et un art singulièrement expert de graduer les effets et d'enchaîner les situations, qui suppose une capacité *déductive*, qui ne court pas les boulevards. Ajoutez à ces qualités primordiales un dialogue exceptionnellement savoureux, sans analogue dans les compositions dramatiques de ce genre et que caractérise une fantaisie étincelante, faite d'humour imprévu et d'observation mali-

cieuse. C'est une joie de rencontrer, chemin faisant, toutes ces trouvailles de détail et de s'y reposer du rire énorme où nous contraint une histoire extraordinaire, qui se glorifie d'être d'une impeccable logique dans l'absurde et d'une nécessité absolue dans l'arbitraire le plus effrontément joyeux.

Auxerre, — petite ville des plus sympathiques, où les musiques militaires jouent le *Peer Gynt* de Grieg, le dimanche, sur le mail, aux bourgeois assemblés, — Auxerre contient un quatuor de personnalités dignes de nous intéresser vivement ; ce sont d'abord Mathieu, oncle, et Folarmand, neveu ; ce sont ensuite Godelle, mari, et Jeanne, épouse dudit Godelle.

Le jeune Folarmand s'est toqué de la belle Jeanne ; il lui fait — à regret, car il ne l'aime pas pour son plaisir — une cour des plus pressantes, et si compromettante, que le jaloux Godelle exige de Jeanne le congé de Folarmand, sinon... ! Godelle, — en bon mari de France, — sait qu'il ne risquerait rien ou presque à démolir plus ou moins Folarmand.

Mais si ces menaces intimident Jeanne, — qui, d'ailleurs, très honnête, n'accorda jamais rien au fougueux Folarmand, — elles la consternent ; car Folarmand est un amoureux plein de délicatesse ; il comble de cadeaux la dame Godelle, et la dame Godelle adore les cadeaux. Elle a déjà, de lui, accepté divers très jolis bibelots, à titre de souvenirs ; voici maintenant que, *clandestinement*, il est venu déposer chez elle une malle perfectionnée, système anglais, à serrure merveilleuse et féconde en péripéties ; Madame Godelle, pour s'en aller villégiaturer à Saint-André-sur-Mer, aura au moins une malle digne d'elle et digne de l'amour d'un Folarmand.



Cliché Manuel. FOLARMAND (M. Raimond) BERTHILDE (Mlle Lebrun) JEANNE (Mlle Jousset) *Décor de MM. Brandt et Rabuteau.*

PALAIS-ROYAL. — *L'AFFAIRE MATHIEU.* — ACTE Ier

Cependant Folarmand, que ses prodigalités ont mis à sec, s'est rendu chez le respectable oncle Mathieu pour faire, par ce sympathique vieillard, regonfler son portefeuille aplati. Il ne l'a point trouvé. Il lui a écrit lettre sur lettre. Point de réponse. L'oncle Mathieu a disparu. Qu'est-il devenu ?

C'est bien simple ; le parquet d'Auxerre n'en est pas à son premier beau crime. On a constaté, le même jour, l'arrivée d'une malle spacieuse et la disparition d'un vieillard auxerrois. Point de doute. Les membres de l'auxerrois vieillard sont, dépecés, enfermés dans ladite malle, et l'assassin présumé — donc certain — est son neveu Folarmand. Seul, ce Folarmand a pu faire le coup ; des charges terribles l'accablent ; les demandes d'argent, la malle rapportée de Paris et véhiculée *clandestinement* chez les Godelle, etc... M. Flapeau, juge d'instruction d'Auxerre, est un magistrat plein de jugeotte, de flair professionnel et de verve déductive.

Or, ô ironie des événements ! il y a bien un corps humain dans la fameuse malle anglaise perfectionnée, mais ce n'est point un cadavre, moins encore un horrible mélange d'os et de chairs meurtris ; ce corps — bien vivant, quoique fort mal à l'aise, — est celui du présumé coupable, de l'infortuné Folarmand, qu'une rentrée brusque du jaloux Godelle *a bloqué* dans la malle, à la grande émotion de la belle Jeanne.

Les Godelle ont donc fait route vers Saint-André, cependant que Folarmand, réduit à la condition de bagage, les accompagnait cahin-cahots.

Cependant le parquet d'Auxerre a envoyé au parquet de Saint-André une commission rogatoire. La malle doit être saisie, Folarmand recherché et les Godelle, évidemment complices, arrêtés. Le juge d'instruction Borlier se frotte les mains avec



Cliché Mairet. FOLARMAND (M. Raimond) BLAISE (M. Ch. Lamy)
ACTE II

vigueur et espoir : cette affaire-là, c'est du nanan ; c'est l'avancement assuré, Paris... Et il prend les dispositions les plus astucieuses pour capturer la bande.

Ici il faut renoncer à conter par le menu les divers et exhilarants épisodes que l'auteur, avec une habileté prestigieuse, a, tel un Dicksonn dramatique, fait sortir de cette malle à double et à triple fond.

Qu'il vous suffise de faire connaissance avec un personnage admirable, Blaise, le garçon de l'hôtel de Saint-André, où sont descendus les Godelle. Ce Blaise, follement amoureux de la camériste Rosalie, force la malle pour y « chiper », à l'intention de la bien-aimée, des pantalons de dentelles, assuré qu'en présence d'arguments aussi irrésistibles la vertu de Rosalie ne saurait résister plus longtemps.

Il délivre ainsi Folarmand, mais pour s'enfermer lui-même, peu d'instants après, dans la perfide « albionne » ; si bien que, lorsque la police intervient et fait ouvrir la malle, elle y trouve, à la stupeur générale, le malheureux Blaise, que *personne* ne s'attendait à en voir émerger.

Mais un juge d'instruction ne s'émeut pas pour si peu ; parbleu ! Blaise a été *substitué* aux débris de l'oncle Mathieu, et l'on coffre toute la bande, les Godelle, Blaise et Folarmand.

Ces incidents mouvementés et d'une drôlerie incomparable remplissent le second acte, qui restera certainement comme un des modèles du genre.

Cependant, l'oncle Mathieu, vous vous en doutiez peut-être, n'a jamais été assassiné que dans l'imagination intéressée des divers policiers. Il est simplement « en bombe » avec la femme de chambre des Godelle, la sémillante Félicie.

Cet épique Trublot, obèse et grisonnant, finit par être impliqué dans « l'affaire Mathieu », et c'est tout juste s'il n'est pas

Cliché Mairet. FOLARMAND (M. Raimond) — BOULIER (M. Gorby) — LORMOY (M. Hamilton) — BLAISE (M. Ch. Lamy) — CHALMU (M. Derval) — GODELLE (M. Boisselot) — JEANNE (Mlle Jousset)

PALAIS-ROYAL. — *L'AFFAIRE MATHIEU.* — ACTE II



Cliché Mairet. FOLARMAND (M. Raimond) BLAISE (M. Ch. Lamy) TRAPOUX (M. Orsy) LORMOY (M. Hamilton) BORLIER (M. Gorby) GODELLE (M. Boisselot) CHALMU (M. Derval) JEANNE (Mlle Jousset)

ACTE II

accusé d'être son propre assassin. On finit, à contre-cœur, par bien vouloir reconnaître que l'absence de victime rend *l'Affaire Mathieu* difficile à poursuivre, mais les divers parquets n'hésitent pas à faire comprendre au nommé Mathieu qu'il est de la dernière indélicatesse de donner de pareilles fausses joies à la désœuvrée magistrature provinciale.

Et, finalement, Folarmand renoncera à l'épouse Godelle pour épouser sa jeune sœur, cependant que Blaise, sans pantalons de dentelles, touchera vraisemblablement le cœur de sa Rosalie. Et tout continuera de s'arranger ainsi le mieux du monde, à la grande joie du public, pendant une bonne centaine de représentations.

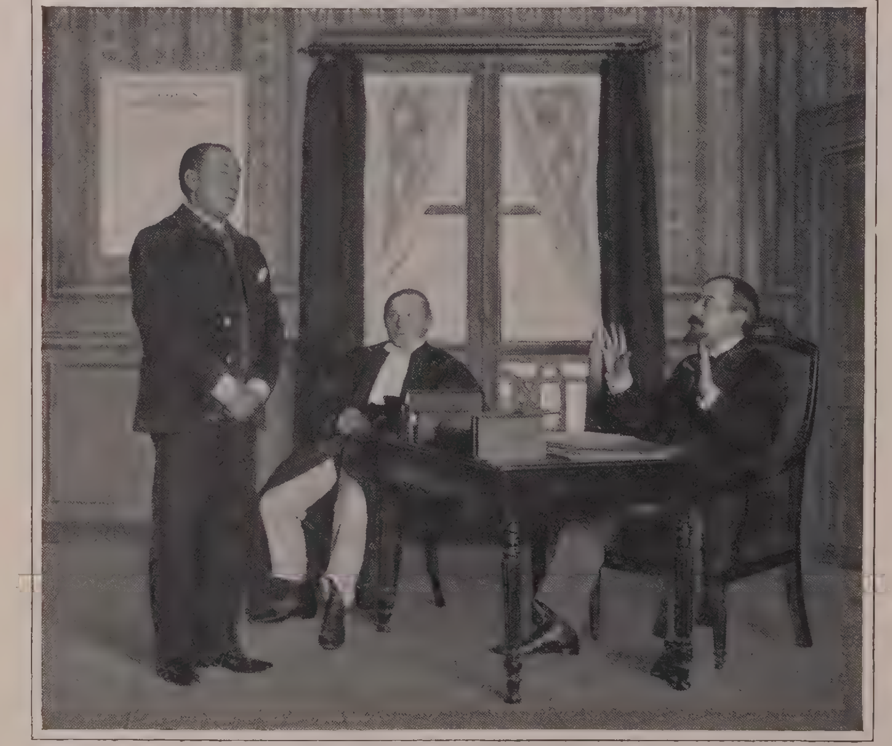
* * *

A tous points de vue, ce sera justice. L'œuvre est excellente et les interprètes la méritaient. Il faut avoir vu Raimond et Lamy dans les rôles de Folarmand et de Blaise. Ils y sont miraculeux.

Francès a été à embrasser dans l'oncle Mathieu. Boisselot (Godelle), Cooper (Flapeau) et Gorby (Borlier), complètent un ensemble masculin absolument hors de pair.

Quant à Mesdames Aimée Samuel, Derville, Blanche Jousset, Nobert et Le Brun, dont les rôles sont un peu sacrifiés, elles se sont spirituellement vengées de l'auteur en ne se contentant pas d'y être jolies et en se faisant un malin plaisir d'y être charmantes. A la place de Tristan Bernard, je serais un peu confus.

ROMAIN COOLUS.



Cliché Mairet. FOLARMAND (M. Raimond) TOTOR (M. Derosny) BORLIER (M. Gorby)

PALAIS-ROYAL. — *L'AFFAIRE MATHIEU.* — ACTE III

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.



LUBIN



LA SULFURINE

Bain sulfureux sans odeur

Possède exactement les propriétés du bain sulfureux ordinaire dit de Barèges, avec cet avantage que SANS ODEUR, n'altérant ni les métaux ni les peintures, il peut être pris CHEZ SOI et dans toutes les espèces de baignoires. La SULFURINE adoucit la peau, lui communique une grande blancheur et une souplesse extrême.

PHARMACIE LANGLEBERT, 55, rue des Petits-Champs, Paris, *et principales Pharmacies.*

ACCESSOIRES pour le **COTILLON**
M^{son} CHOUMARA
18, Rue du Temple, Paris

MAUX DE GORGE, BRONCHITES, CATARRHES, ETC.

Réglisse Pectorale L. B. AU GOUDRON

L'efficacité et la vogue de ces petites pastilles ont fait naître de nombreuses imitations dont on se garantit en exigeant sur la bande qui entoure la boîte la Marque L.B. en rouge.

Prix de la Boîte : 60 centimes chez les Pharmaciens.

DÉPOT PRINCIPAL : Pharmacie DEMOLON, A BAYONNE

MODES TOURNEUR

26, Rue Lafayette

MAISONS ANNEXES, 73 et 75, Rue Lafayette

Eau de Suez
Eau de Suez
Eau de Suez
Dentifrice antiseptique, le Seul qui préserve et conserve les Dents, leur donne une blancheur éclatante. Parfume la bouche.



ANNONCES DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS
M. E. TOTIN, *21, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris*

VILLE DE PARIS

Adj^{on} s^{r} 1 ench. Ch. des Not. de Paris, le 24 déc. 1901 de la PERCEPTION des Droits de Stationnement des Voitures, etc. aux abords des *Halles centrales, Marchés et Abattoirs.* p^{r} 6 ans, du 31 déc. 1901. M. à p. de la redevance annuelle 900,000 fr. Consig^{on} pour ench. 100,000 fr. S'ad. 1° *A la Préfecture de la Seine*, bureau de l'approvisionnement, 2, r. Lobau. 2° Et aux not. Mes DELORME, r. Auber, 11, et MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, 14, r. des Pyramides. *dép. de l'ench.*

2 MAISONS Paris. 1° avenue Victoria, 20. Rev. br. 19,000 fr. M. à p. 200,000 fr. 2° r. de Sèvres, 60. Rev. br. 9,040 fr. M. à p. 80.000 fr. A adj^{er} s^{r} 1 ench. ch. not. Paris, 24 déc. S'ad. not. Mes PÈRE, 9, pl. Petits-Pères, et PHILIPPOT, 10, r. St-Antoine, *dép. ench.*

NUE-PROPRIETE MAISON à Paris, 154, fg St-Antoine. C^{ce} 960 m Rev. 25,800 fr. M. à p. 120,000 fr. A vendre ét. Me GARCET, not. à Villeneuve-St-Georges (s^{r} Me Marcheix), le sam. 21 déc. 1901, à 2 h. 1/2. Age usufruitier. 75 ans 3 mois. S'ad. aud. Me GARCET.

B.-P. GRIMAUD

54, rue de Lancry, PARIS

CARTES A JOUER

CARTONS ET BRISTOLS POUR LA PHOTOGRAPHIE



VEILLEUSES FRANÇAISES

Fabrique à la Gare
ACTUELLEMENT
RUE SAINT-MERRI, 11

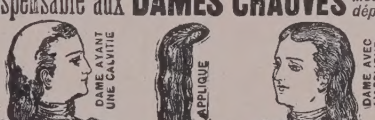
Toutes nos boîtes portent en timbre sec JEUNET, Inventeur

VENTE ANNUELLE : 5 Millions de boîtes

ELLE SEULE est la CRÈME de BEAUTÉ IDÉALE : *Blancheur de Lys, Finesse de Pâte, Parfum suave.* — Demandez dans Pharm., Parf., G^{ds} Magasins, la Délicieuse **CRÈME NORIS** GLYCÉRINE SUC de LYS 1^{f} le Pot (f^{co} c^{tre} mand. 1f 15). Gros : P^{ie} 11, Rue Bridaine, Paris.

APPLIQUE BOUDARD

indispensable aux DAMES CHAUVES *Modèles déposés*



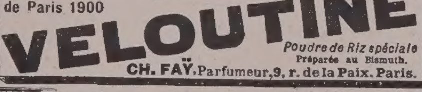
Avec cette applique, les Dames qui ont une calvitie peuvent se coiffer aussi solidement qu'avec leur Chevelure naturelle.

GRAND MAGASIN DE CHEVEUX
et de tous les Postiches invisibles en général.
Rue Vignon, 40, Paris. — CATALOGUE FRANCO.

Rapport favorable de l'Académie de Médecine

VINAIGRE PENNÈS

Antiseptique, Cicatrisant, Hygiénique
Purifie l'air chargé de miasmes
Préserve des maladies épidémiques et contagieuses.
Précieux pour les soins intimes du corps.
Exiger Marque de Fabrique. — TOUTES PHARMACIES



EAU MINÉRALE ARSÉNICALE et FERRUGINEUSE
Source **GUBER** en Bosnie
Dépôt chez tous les M^{ds} d'Eaux Minérales et Pharmaciens.



Bibliothèque TERQUEM

POUR LIVRES ET MUSIQUE

ARTICLES DE BUREAU DE GRAND LUXE

EN PAPETERIE, BOIS, MAROQUINERIE, ETC.

Envoi franco de l'Album n° 14

EM. TERQUEM 19, RUE SCRIBE, 19 Angle du Boulev. Haussmann PARIS

Chocolat à la Tasse Prévost

39, Boulevard Bonne-Nouvelle, Paris. — MAISON A BORDEAUX
CHOCOLAT & THÉ PRÉVOST — Bonbons Qualité sup^{re}



Parfumerie V. RIGAUD

8, rue Vivienne, PARIS

Eau de Toilette KANANGA-OSAKA

D'une délicieuse fraîcheur, conserve à la peau l'incomparable éclat de la jeunesse.

Essence KANANGA-OSAKA
Savon KANANGA-OSAKA
Poudre de Riz KANANGA-OSAKA

EXTRAITS : MODERN STYLE — MIMOSA-RIVIERA
VIOLETA FRESCA — ŒILLET DE MYSORE — PARFUM DES ACTRICES

ASTHME ET CATARRHE

Guéris par les CIGARETTES ou la POUDRE **ESPIC**
Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les *Maladies des Voies respiratoires.*
Il est admis dans les Hôpitaux Français et Etrangers.
Toutes Pharm^{cies}, 2f la Boîte. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

BRONZES D'ECLAIRAGE DE TOUS STYLES

FABRIQUE SPÉCIALE D'ABAT-JOURS

RÉPARATIONS
TRANSFORMATIONS

Éclairage ROBERT

BOUGIES — VEILLEUSES au GAZOGÈNE
ALCOOL DÉNATURÉ

PARIS
10, RUE TRONCHET

PAUL MONNET

Usines et Entrepôt { COLOMBES
163, Rue des Voies du Bois

SAVON DENTIFRICE VIGIER *Le Meilleur Antiseptique*
Pharmacie VIGIER, 12, Boul^{d} Bonne-Nouvelle, PARIS

EAU DE BOTOT Le seul Dentifrice approuvé par l'Académie de Médecine de Paris *Exiger la Signature* BOTOT.

MAISONS RECOMMANDÉES

ABSINTHE BERGER COUVET (SUISSE) MARSEILLE BUENOS-AYRES { TÉLÉPHONE 562.40

APPAREILS HERNIAIRES ET ORTHOPÉDIQUES DRAPIER ET FILS, 41, r. de Rivoli. Cat. f^{co}

BAPTEMES BOITES ET DRAGÉES JACQUIN Frères 12, RUE PERNELLE, PARIS

CHANTIERS DES ARMES DE FRANCE TÉL. 705-15 BOIS ET CHARBONS 44, Av. de Breteuil Paris

CRÈME EXPRESS JUX SE TROUVE DANS TOUTES LES BONNES MAISONS.

EMAIL DU VISAGE GEORGINE CHAMPBARON 10, Rue Laffitte, 10 — Paris.

ERNEST DIAMANT du CAP, 24, B^{d} des Italiens. IMITATION PARFAITE. — PRIX BON MARCHÉ.

FRAICHEUR & BEAUTÉ du teint par le Savon **EOLE**

GÉRARD (LÉON) 18, rue Drouot. TABLEAUX MODERNES

INSTITUT FÉMININ École de Beauté Mme LUIGGI, 6, rue Gluck, Paris

F. KLEINBERGER, 9, r. de l'Échelle. TABLEAUX ANCIENS

POUR MAIGRIR ELIXIR DU Dr STENDHALLE, 6f LE FLACON. Pharm. LEMAIRE, 14, Rue de Grammont, Paris.

MIGRAINE CURE GRATUITE aux ARTISTES « NEURALGIC » CARON 62, Chaussée d'Antin

PÉTROLE HAHN LE TRÉSOR DE LA CHEVELURE EN VENTE PARTOUT

QUINA-BRUNO Le lit. 3 fr. 50; 12 lit. 30 fr. 36, QUAI FULCHIRON, LYON

St-Galmier-Badoit La Plus LÉGÈRE à l'ESTOMAC. Décrétée d'intérêt Public.

AU CROISSANT D'ARGENT ✱ 142, Faubourg St-Honoré — 67, Rue La Boëtie ✱ **NOUVEAUTÉS ÉLÉGANTES**

CATALOGUES SPÉCIAUX
Cylindres Artistiques
98, Rue de Richelieu, 98

PHONOGRAPHES PATHÉ

GRAND PRIX — Exposition universelle de 1900 — GRAND PRIX

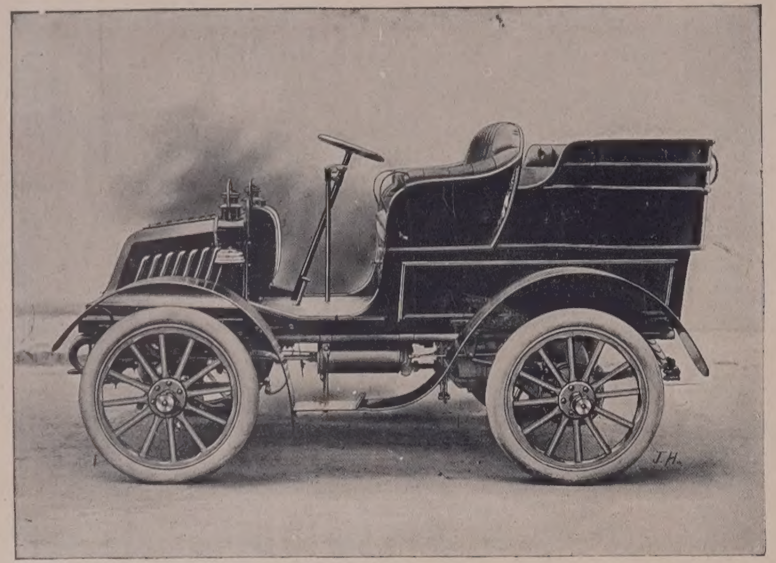
AUDITIONS :
Salon du Phonographe
26, Boul^{d} des Italiens, PARIS

B. CASSIN & CIE AMEUBLEMENTS COMPLETS. — Installation de Villas, Hôtels, Appartements. — NICE, 3 & 4, rue du Palais

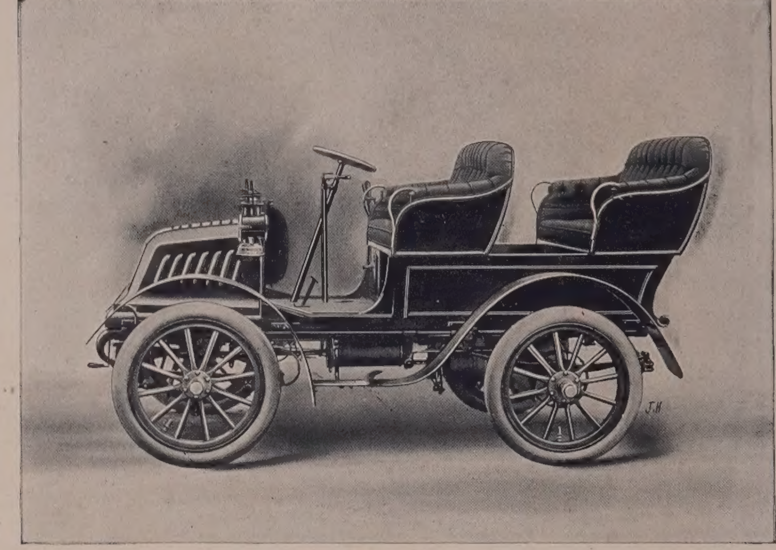
LE PARFUM IDÉAL HOUBIGANT 19, Faub. Saint-Honoré

Les NOUVELLES VOITURES LÉGÈRES de DION-BOUTON

Nouvelle application du moteur à pétrole



TONNEAU DE DION-BOUTON (MOTEUR TYPE 6 CHEVAUX)



PHAÉTON DE DION-BOUTON (MOTEUR TYPE 8 CHEVAUX)

Indépendamment de son type de voiturettes de 4 chevaux 1/2 qui continue à jouir de la même vogue que par le passé, la maison de Dion et Bouton met actuellement en fabrication un nouveau modèle que les fervents de l'automobile pourront à loisir examiner au prochain Salon.

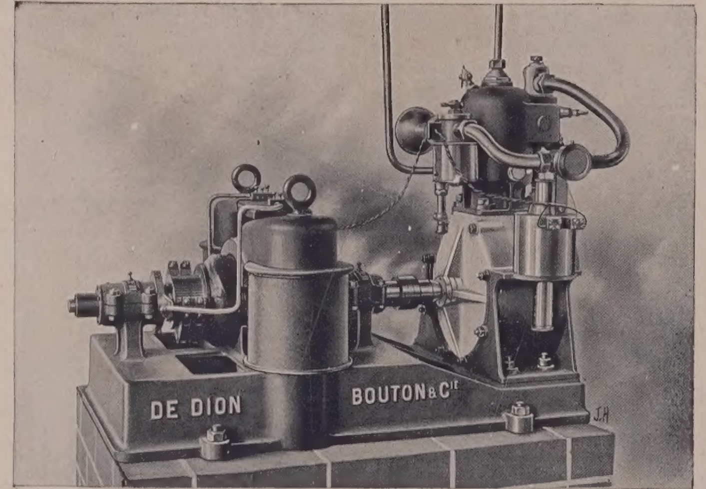
Nous ne pouvons dans ce cadre trop étroit en donner une description détaillée; nous nous contenterons d'en indiquer les principaux avantages.

La nouvelle voiture — type de 6 ou de 8 chevaux — est actionnée par un moteur monocylindrique à refroidissement par circulation d'eau et à échappement variable. Ce dispositif de réglage par l'échappement permet, même étant embrayé à la grande vitesse, de suivre une voiture allant au pas et, dans ce cas, il offre également l'avantage d'économiser l'essence et de ménager le moteur.

La transmission est obtenue à l'aide d'un mouvement à la « Cardan », système apprécié dont la propriété exclusive appartient à la maison de Dion et Bouton. L'embrayage comporte deux vitesses; les vitesses intermédiaires sont obtenues par la manœuvre de la pédale commandant l'échappement variable.

La marche arrière donne une sécurité absolue pour évoluer au milieu des encombrements les plus dangereux sans crainte du mouvement de recul des voitures.

On conserve, en effet, la faculté, la marche arrière étant interposée, d'aller à volonté de l'avant ou de l'arrière par la simple manœuvre du levier d'embrayage, ce dispositif n'immobilisant que la grande vitesse. Des freins puissants, agissant aussi bien dans le mouvement vers l'avant que dans la marche en arrière, ajoutent encore à la sécurité du chauffeur et aussi des piétons qui souvent semblent hypnotisés à la vue d'une automobile.



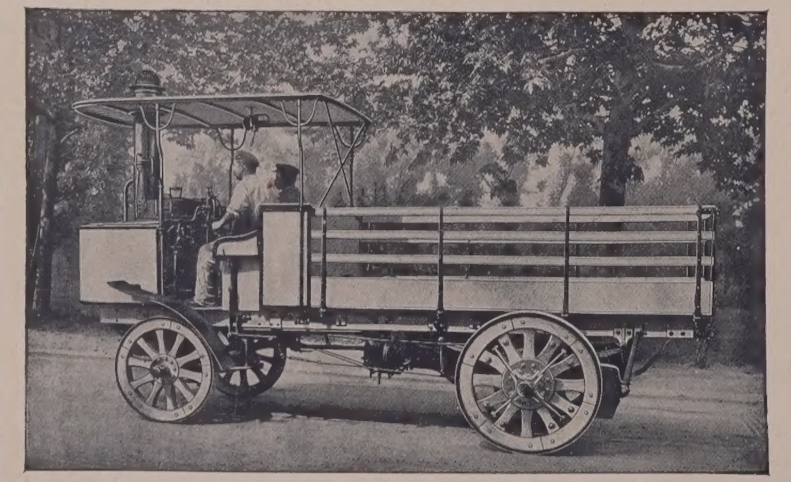
GROUPE ÉLECTROGÈNE DE DION-BOUTON

Un simple regard sur les deux figures ci-contre convaincra mieux que nous ne saurions le faire de l'élégance de la nouvelle voiture légère de Dion-Bouton.

Nous terminerons en plaçant sous les yeux de nos lecteurs l'une des dernières et plus intéressantes adaptations du brave petit moteur de Dion-Bouton.

Un moteur à pétrole est accouplé directement sur une dynamo. L'ensemble du groupe électrogène est monté sur un bâti. D'un déplacement facile, parce que peu encombrant et d'un poids relativement léger, ce groupe électrogène peut servir à de multiples usages, tels que : Charge des accumulateurs d'électromobiles, éclairage domestique, éclairage des chantiers, des ateliers, des bateaux, des trains; il peut également actionner toutes machines agricoles. La dépense pour l'éclairage est minime. Avec le groupe de 2,200 watts (110 volts 20 ampères), la consommation d'essence est de deux litres par heure pour 40 lampes de 16 bougies ou 60 lampes de 10 bougies; ce qui, en comptant l'essence à 35 centimes le litre, réduit la consommation d'une lampe de 10 bougies à UN CENTIME d'essence par heure. Ce prix baisse encore un peu avec des groupes plus puissants.

William Barrier.



CAMION A VAPEUR DE DION-BOUTON



OMNIBUS A VAPEUR DE DION-BOUTON